



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DES AMICALES DU STALAG V B
ET DES STALAGS X A, B, C.



Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

LA CAPTIVITE AU PLURIEL

C'est un truisme, une vérité toute simple, que de parler de la diversité de la captivité au cours du deuxième conflit mondial. Si cette épreuve, rupture soudaine des liens constitutifs de la personne aux plans national, familial, social et culturel a été vécue de mille façons, le souvenir qui en est resté est si divers qu'il semble juste de parler au pluriel de la captivité !

Une obligation civique — ou un choix — avait mis l'homme sous les armes. Du seul revers de celle-ci, sa condition s'est trouvée d'un coup changée et le voici réduit en esclavage, privé de liberté, son identité ramenée à un numéro matricule, soumis à son vainqueur, déporté loin de sa patrie et livré à l'inconnu du destin...

Depuis que les hommes se battent, que la passion nationaliste des peuples et la rivalité des Etats ont introduit la violence dans le monde, ce scénario, classique dans son énoncé, s'est déroulé imperturbablement au cours de l'histoire, seules variant à l'infini les modalités — quel poids, cette expression ! — de l'aventure réservée aux combattants défaits de toutes les guerres.

Qu'on se rassure. Mon propos n'est pas de retracer ici l'histoire de la captivité à travers les âges et les civilisations. Je n'évoquerais pas les Mayas ou les Aztèques, ces peuples de l'Amérique précolombienne à religion polythéiste, pratiquant les sacrifices humains — extrait au couteau d'obsidienne, le cœur des prisonniers de guerre était offert aux Dieux dans la clarté du soleil levant. Je n'évoquerais pas non plus la Chine des seigneurs de la guerre, le Japon et ses rigueurs militaires, je passerais sous silence la Grèce et la Rome antique et l'Europe, ce cap de l'Asie.

Un trait commun les réunirait pourtant : la cruauté du comportement devant l'homme désarmé. Quelques « conventions » de lieu et de temps ont certes pu, ici et là, réglementer les prises de guerre, une constante est restée, liée à l'atavisme naturel et confortée par l'ivresse du pouvoir : « l'homme vit de briser, d'écraser, de tuer, d'épouvanter ». Dans l'enfer de l'histoire contemporaine ne trouve-t-on pas des enfants torturés ? Quel Dante pour en décrire les tourments, dans quelle Divine Comédie de ce siècle d'horreur ?

De la captivité française en Allemagne de 1940 à 1945 — près de deux millions de captifs disséminés sur le territoire de l'époque, plus quelques appendices conquis —, on n'a aucune peine à imaginer combien elle a dû être plurielle et dans sa forme et dans son déroulement.

De la simple unité, le prisonnier de profession agricole (vraie ou simulée) affecté dans une ferme bavaroise, badoise ou mecklembourgeoise, libre de

ses mouvements — ou presque —, modelant petit à petit son travail selon sa volonté, mangeant à l'égal du maître, le remplaçant... en son absence, bref, vivant « comme chez lui » aux dizaines, centaines d'hommes travaillant en Kommandos d'usines, de mines, de chantiers, surveillés à la botte et au fusil, battus — abattus parfois — réduits à la faim et aux intempéries des mois et des années durant, en passant par les administratifs des camps, les disciplinaires, mille captivités ont été vécues qui, a priori, devraient rendre impossible toute histoire unifiée du phénomène.

Tant de facteurs — géographiques, climatiques, politiques, sociaux, personnels, etc., — ont interféré qu'on a du mal à croire à la captivité. Dès lors, la subjectivité de chacun s'ajoutant, la relation des faits et gestes s'établira difficilement, et la mémoire des uns ne sera pas la mémoire des autres.

L'exemple de SANDBOSTEL illustre parfaitement cette opinion. Relater ou tenter de rapporter les événements, apprécier les conduites individuelles ou de groupe n'est pas une mince affaire, si l'on est guidé par le seul souci d'établir la vérité de ce qui fut. Comparant avec VILLINGEN, LUDWIGSBURG, OFFENBURG, la différence, non de nature mais de degré dans la réalité du vécu quotidien s'établit d'elle-même. Si les caractéristiques communes à l'ensemble des prisonniers sont évidentes, que chacun connaît, les particularités des situations le sont tout autant qui obligent à considérer comme un devoir la recherche spécifique des multiples vérités qui les affectent. L'Histoire en fera la synthèse qui sera sa vérité. Mais l'expérience éprouvée — au plein sens du mot — par chacun, vaudra comme seule VERITE, parce qu'intime et incommunicable...

Amis des stalags, vous avez souci de ce qui fut un long moment de votre vie, vous ne voulez pas que la vérité en soit déformée ou trahie, c'est à votre honneur. Du devoir alors de dire à temps et à contre temps ce que vous savez. Les écrits restent. Et « Le Lien », sans qu'il y paraisse, est un instrument idéal pour cela. Ceux de Sandbostel sont en train d'écrire leur page d'histoire. Ils n'entendent pas s'en laisser conter par des « historiens » ou des « chroniqueurs » peu scrupuleux, et pour cause...

On rêve aux milliers d'autres pages qui pourraient dire cette captivité au pluriel. Bien des pierres ont été déjà posées qui sont autant d'éclairages partiels ou locaux sur un temps qui se dérobe de plus en plus. « Ne laisse pas pourrir ton bois dans ta cave », c'est un conseil judicieux du philosophe ALAIN.

J. TERRABELLA.
12205 VB.

Une lettre de l'abbé Jacques BRION

Tuttlingen, le 15 septembre 1981.

Je dois avant tout faire part à la rédaction du Lien de mon changement d'adresse : j'ai quitté Montreuil pour une autre paroisse du même département : la Seine-Saint-Denis. Mon adresse est maintenant la suivante : 2, rue de Sevran, 93600 Aulnay-sous-Bois. Tél. : 866.64.72.

Entre les deux « affectations » je prends quelques jours de vacances dont je suis venu passer une partie à Tuttlingen.

La ville (pour ceux qui l'ont connue) a beaucoup grandi et continue de se développer, mais j'ai été moins frappé qu'à mon dernier séjour (il y a 3 ans) par son aspect de prospérité ; il semble que, pour les Allemands aussi, il y ait quelques difficultés économiques. Cependant les usines de chaussures semblent tourner, et les fabriques d'instruments de chirurgie et de matériel médical se sont multipliées.

Dimanche, avec des amis (et ex-employeurs), je suis allé à Tubingen en passant par le Heuberg (bien connu de nombreux anciens du VB) et, en traversant le village d'Egesheim, j'ai appris, des gens du pays, que notre Président François Mitterrand, y avait été prisonnier et que c'est de là qu'il s'était évadé. Sans doute le saviez-vous. J'ignore s'il appartient à l'Amicale. On pourrait lui demander d'en accepter la présidence d'honneur, ou, pour le moins, l'abonnement au Lien. Qu'en pensez-vous ? Il doit un peu tenir aux souvenirs de sa (courte) captivité puisque, m'a-t-on raconté aussi, il a refait, en compagnie de Willy Brandt, le chemin — ou tout au moins une partie du chemin — par lequel il avait, en 1941 je crois, retrouvé la liberté, et cela au cours de son récent séjour en République Fédérale. (NDLR : M. Mitterrand appartenait au Stalag IX C).

Beaucoup de personnes ici, évoquent les connaissances qu'elles ont eues avec les prisonniers de fabriques de chaussures ou d'esclape. Et pourtant cela remonte maintenant à 40 ans. Beaucoup de jeunes choisissent le français comme langue étrangère, au « Gymnasium », mais il ne semblent guère mieux doués que nous, Français. Ou bien ce sont les méthodes qui sont insuffisantes. Rien ne vaut, pour se replonger dans le « schwabisch » quelques semaines sur place.

J'ai toujours souhaité de profiter de mes séjours dans le Wurtemberg pour essayer de faire naître un courant d'échanges entre jeunes français et allemands, échanges de correspondance et séjours des uns chez les autres. Mais il y a peu de demandes du côté français et je me suis rendu compte, au cours d'un séjour en Angleterre, le mois dernier, que, effectivement, la pratique de l'anglais est plus utile que celle de l'allemand.

J'espère que la rédaction du Lien et les camarades qui gèrent le fichier et les livres de compte ont pu s'évader quelques semaines et pratiquer des vacances. Je suis sûr qu'ils en ont rapporté une ardeur nouvelle au service de l'Amicale. Ce pourquoi je pense, ils méritent de notre part une reconnaissance qui sache aussi se renouveler.

A un prochain jeudi.

Amicalement à Henri PERRON et ses collaborateurs.

Jacques BRION.

Nos bons de soutien

Vous le savez à peu près tous maintenant, les Bons de Soutien ont été créés pour alimenter notre Caisse d'Etraide. Chaque Bon coûte 1,50 F et ils sont adressés à nos adhérents par carnets de dix bons de 1,50 F soit le carnet : 15 F.

Mais remarque importante, ces Bons de Soutien ne sont pas obligatoires.

Vous pouvez les refuser. Ils ne sont pas imposés. Et si vous ne voulez pas recevoir un carnet avec la lettre-circulaire que nous adressons au début de décembre à nos membres pour leur souhaiter les meilleurs vœux à l'Amicale pour la nouvelle année qui s'avance et leur rappeler que le règlement de la cotisation annuelle va bientôt s'effectuer, c'est votre droit le plus strict et nous vous ferons aucun reproche.

Le montant de la cotisation annuelle à l'Amicale est toujours de 20 F minimum. Ce qui fait, si vous prenez un carnet de Bons de Soutien de 15 F, une somme de 35 F à nous régler.

Malgré l'augmentation accélérée du coût de la vie nous avons maintenu le montant de la cotisation à 20 F minimum, prix vraiment anodin si l'on considère que dans cette somme est compris l'abonnement annuel au Lien. Un Lien mensuel qui paraît plus souvent sur HUIT pages que sur QUATRE.

Certes, un grand nombre de nos camarades nous adressent des dons, parfois très importants et nous les en remercions ; ce qui nous permet d'adresser gratuitement Le Lien aux veuves de nos camarades décédés. Or, depuis la création de notre Amicale, plus de six cents de nos camarades nous ont quittés, emportés par la maladie due aux privations et aux misères de captivité. Sans ces dons et sans la vente des Bons de Soutien nous ne pourrions faire un tel effort, car le

journal augmente sans cesse, et ne pourrions répondre favorablement aux appels de détresse qui nous sont adressés.

Je vous ai dit que la lettre-circulaire-cotisation 1982 vous sera adressée au début de décembre. **Donc vous ne devez régler votre cotisation 1982 et les Bons de Soutien qu'après réception de cette lettre-circulaire**, et si possible avant la fin de l'année 1981. Ceci pour nous permettre d'établir le budget du journal Le Lien.

La retraite des A.C.P.G. est au 1^{er} septembre 1981 de 1168,20 F. Elle est loin des 35 F que le gouvernement d'alors nous octroyait généreusement et à cette époque la cotisation à l'Amicale était de 15 F !! Vous voyez que vous n'êtes pas perdants.

Toutefois, afin de faciliter le travail de nos amis bénévoles pour l'envoi des lettres-circulaires, les camarades qui ne veulent pas recevoir de carnet de Bons de Soutien sont priés de nous le faire savoir dès réception de ce journal. Il ne faut pas avoir honte nous sommes très compréhensifs, et vous n'en recevrez pas moins Le Lien puisque vous aurez réglé votre cotisation.

La marche de l'Amicale est garantie par le paiement des cotisations et si par hasard vous ne receviez pas de lettre-circulaire, faites comme si vous aviez reçu cette lettre et réglez avant le 31 décembre 1981 ce qui vous aurait été demandé (20 F ou 35 F, ou plus si vous le pouvez) nous vous en remercions à l'avance.

Vous savez que votre Amicale est bien administrée, que votre journal Le Lien est un journal bien agréable à lire, que les bénévoles du Bureau font tout ce qu'ils peuvent pour vous rendre service... alors donnez largement les moyens financiers qui assureront la pérennité de votre Amicale.

H. PERRON.



Les jolies vacances... si près... et déjà si loin !
Merci pour toutes les jolies cartes de nos provinces ensoleillées et d'Outre Quiévrain.

Merci pour cette fidélité à notre Amicale et à vos camarades d'Ulm, que je remercie en leur nom une fois encore.

COURRIER

Aimée YVONET, de la Creuse, toujours fidèle dans sa solitude, ne nous oublie pas. Nous l'embrassons très fort.

(suite p. 2)

SOUS L'ORMEAU

(suite)

Sur la Côte Basque. Bidart. Nos amis ANTOINE, de Brienne-le-Château, séjour radieux. Toutes leurs amitiés.

D'Evreux. Paulette et Jean BLANC, attendent leurs enfants et petit-fils. Cordial souvenir à vous partager... et nos amitiés.

De Reims. Gisèle JACQUET et Yvonne VE-CHAMBRE préparent les vendanges ! avant de pouvoir déguster ce champagne sans rival. Meilleurs souvenirs, et à bientôt de les voir... nous voulons l'espérer.

De cette Provence parfumée, Georgette RIBSTEIN passe d'agréables vacances en famille... profite du soleil... avant sa cure à Aix. Nous l'embrassons très fort. Merci.

D'Epinal. Nos amis VAILLY cueillent des « brimbelles » dans cette belle région accueillante et que nous connaissons bien. Merci chers Vosgiens. A quand votre visite à Paris ?

La Bretagne sera toujours belle... même sous ciel gris. Marie et Maurice COURTIER, avec toutes leurs amitiés de Plougasnou. Merci. Grosses bises... Kénavo !

Beau voyage que font Aline et Marcel BELMANS de Bruxelles... Ils se reposent dans le Haut-Doubs, à Goumois, près de la frontière suisse, dans le calme bienfaisant. Cette évasion leur convient bien, dans un cadre magnifique... Amitiés fidèles.

Auparavant, à Bruxelles, Marcel et Aline BELMANS recevaient les Taminois Emile LEGRAIN et Jules MARCHAND et nous adressent cette belle carte de l'incomparable Grand'Place, avec toutes leurs amitiés et fidèles pensées.

Nos amis OUIRA-CAUDAN sont à Quimper... profitent d'une période de beau temps... et flânent dans la « capitale du Roi Gradlon » dont le charme a été respecté. Toutes leurs amitiés.

En balade... aux sources familiales, Raymonde et René SENECHAL parcourent cette belle Auvergne sous un ciel magnifique avant de rejoindre Montauban, et nous embrassent tous. Merci à vous deux.

Mme Odette RIGOT, sœur du regretté Antoine DERISOUD, en souvenir de son frère, rejoint notre Amicale, et nous adresse de Ste-Beaume (Var) toutes ses amitiés et fidèles souvenirs. Nous la remercions vivement de se joindre à nous et l'embrassons bien fort. A bientôt.

Si tous les chemins mènent à Rome... beaucoup passent par Lescheraine qui est devenue la plaque tournante de la Savoie. Ginette et Julien DUEZ, si accueillants, y reçoivent nos amis RAFFIN, de Chambéry, les enfants LEGRAIN se rendant en Espagne, précédant Emile LEGRAIN et Jules MARCHAND en week-end chez nos amis. André et Gaby BALASSE, de la Clusaz, s'y retrouvent aussi et le sympathique Roger HADJADJ, Président de l'Amicale de Schramberg, qui passait par là. La place est grande... et quelle belle tablee cela devait faire. Merci pour leurs cartes collectives qu'ils nous adressent... et se souviennent de nos Journées de Marlioz, l'an dernier, si attristées depuis. Un grand merci.

Après la Côte d'Azur, Germaine et Jean BATUT sont à Alvernac, non loin de Rocamadour... Que de croquis va prendre Jean BATUT, après ceux de Levens... infatigable notre maître du pinceau ! Pourrons-nous les admirer au prochain Salon ? Nous le souhaitons. Toutes leurs amitiés.

Sur le retour du Morvan, André et Gaston LAVERGNE ont fait de belles pêches, et regagnent Boussy, après un agréable séjour ensoleillé. Avec leurs meilleures amitiés. Toujours si heureux de les revoir tous les deux.

Merci au Président LANGEVIN et à Mme pour cette jolie carte de la Costa-Brava où le farniente est de rigueur sous le ciel d'Espagne. Avec leur fidèle sympathie.

Merci à Michel BROT de sa jolie carte de Normandie à laquelle nous sommes très sensibles.

Une carte de la pittoresque cité de Collioure avec sa plage de sable d'or et son château des Templiers de nos amis Madeleine et Lucien ARNOULT accompagnés de maman toujours aussi alerte. Ils ont été heureux de la visite de Martin et Colette LEGRAIN qui sont venus à Axat en allant en Espagne, le 18 août au soir et le 19 au matin ; l'appareil photo de Martin a fonctionné. Nous espérons voir nos amis bientôt. Pourquoi pas le 1^{er} jeudi d'octobre ?

Paulette et Roger REIN sont sur la Côte d'Azur et se reposent sous un ciel qui mérite son nom. Le farniente est de rigueur à l'ombre des pins parasols. Le « spectacle » ne manque pas sur les plages de sable fin... et nos amis polyglottes, après l'anglais... apprennent facilement l'allemand. Auf Wiedersehen Roger... Good-bye Paulette... A bientôt.

SUR LES PAS DE... SISSI

(Promenade en vers libres)

Un beau rêve qui s'évanouit...
Mais la Bavière laisse à mes yeux trop petits
Un souvenir charmant. Ses balcons fleuris,
Ses maisons peintes, ses clochers arrondis,
Ses forêts frissonnantes quand tombe la nuit,
Ses lacs profonds, ses cascades qui s'enfuient,
Ses oiseaux « valsant » si joyeux
Sur ce beau Danube bleu...
Un décor royal qui fait tant d'envieux,
Et qu'avait si bien choisi le romantique Louis Deux.

Le lac si tranquille ondule soudain
Ouvrant comme un écrin
Ses eaux profondes,
Faisant surgir ces « Châteaux mystérieux » du fond
Tout ruisselants de rosée [des ondes
Que l'aurore fait scintiller.

Alors une Voix s'éleva, plainte égarée,
Le chant mélancolique d'un oiseau perché,
Le calme du soir, apportent à ce lieu esseulé
La douceur rêvée.
Un cygne majestueux glisse, altier ;
Une barque se balance, amarrée,
Que la brume aura vite absorbée.

La nuit descend sous ce ciel étoilé.
Une cloche tinte au fond de la vallée.
Le ruisseau chante, poursuivant sa course ondulée,
Bravant tous ces rochers écumeux qu'il fait murmurer.

La brise fait saluer les grands arbres ;
Les fleurs, frileuses, ferment leurs pétales ;
La lune argentée éclaire ce « merveilleux décor »,
En cisèle, de ces lieux, toute la beauté.
On voudrait rester... rester encore...
Que, déjà, il s'en faut aller.

Schwangau - Juillet 81
L. VIALARD.

A MES AMIS BRETONS... ET AUTRES

Ce souvenir de jeunesse
« A deux pas de la mer qu'on entend bourdonner
« Je sais un coin perdu, de la côte bretonne ».

LE PETIT CHEMIN CREUX

O Bretagne, O terre de mes aïeux
Que tu es belle, quand on est amoureux !
O Bretagne que chanta Brizeux
Que tu es belle quand on est deux.

Nous prenions ce « Petit chemin creux »
Qui descend vers la grève où l'eau est si bleue
Ta bouche souriait, et tes grands yeux bleus
Rendaient la mer jalouse. Nous étions si heureux.

La nuit nous surprenait, de son voile bleu.
Nous reprenions ce « Petit chemin creux ».
Ton corps frissonnait, nous rapprochait, frileux.
Sans un mot, nous rentrions tous les deux.
Les vers luisants balisaient le « Petit chemin creux »,
O Bretagne, que tu es belle, quand on est deux.

Puis le temps passa, égrena ces jours joyeux
SEUL, j'ai repris le « Petit chemin creux »
Qui descend vers la grève, mais l'eau n'est plus bleue
Un nuage gris cacha le ciel bleu
Et laissa plein de pluie à mes yeux.

Un goéland lança un cri d'adieu
J'ai repris le « Petit chemin creux »
Seul, le cœur gonflé, douloureux,
A pas lents, butant sur le sol rocheux.
Les vers luisants ont éteint leurs feux.
J'ai quitté la Bretagne où je fus si heureux.

O Bretagne, ô terre de mes aïeux
Que tu étais belle quand nous étions deux.
O Bretagne, que tu étais belle aux amoureux !
Que tu es devenue TRISTE quand on devient vieux !

Trébeurden, Septembre 1981.
Lucien VIALARD.

CARNET ROSE... OU BLEU

Bruno et Christophe LARCHE nous font part de la naissance de leur petit frère Emmanuel. Vœux de



Quelques nouvelles après plusieurs mois de vacances...

Tout d'abord, relevé dans Le Lien, courrier des lecteurs.

De notre ami VOILLEQUIN j'ai pu prendre connaissance de deux laïus, avec pas mal de fleurs sur votre Homme de Confiance, fleurs que je ne mérite pas d'ailleurs, ayant simplement essayé de remplir au mieux mes engagements. Mais ce que j'ai le plus apprécié, ce fut la visite que nous avons effectuée chez lui, à Biernes, près de Colombey-les-Deux-Eglises, grâce à notre ami DROUOT et à Yolande, chez lesquels, par un temps splendide, nous avons pu faire de belles promenades, toujours ravis de leur hospitalité si franche, si cordiale. (Encore un grand merci).

Visite donc, reçu admirablement par Mmes VOILLEQUIN et ESMARD Fernand, autre client du 604, tous les

bonheur et de santé au petit chérubin ; félicitations aux heureux parents. Grande joie partagée avec les grands-parents comblés : Germaine et Jean BATUT. Le 26 juin 1981.

Une heureuse « Mamie » : Cendrine FILLON nous fait part de la venue en ce monde d'un petit Sébastien ; Grande joie dans la famille, un petit FILLON ! Bonheur au cher petit, félicitations aux parents. Grosses bises pour Denise FILLON dont nous partageons la joie. Septembre 1981.

Bienvenue à Fabien DUEZ, né le 23-09-81, sur notre planète. Maman et papa vont bien et nous partageons leur joie et formulons tous nos vœux de bonheur pour ce petit bonhomme qui deviendra grand... pas trop vite cependant. Toutes nos félicitations aux heureux parents, et joie partagée avec Ginette et Julien, que nous embrassons.

La petite famille grandit chez nos amis BATUT. Un petit Vincent est né à Levens, chez leurs enfants Jean et Yvonne CLERGET, le 9-09-1981. Maman et papa sont très heureux et plus encore Emeline d'avoir un si joli petit frère. Tous nos vœux de bonheur et sincères félicitations à toute la maison-née.

NOS PROCHAINS RENDEZ-VOUS

— Jeudi 5 novembre 1981.
— Jeudi 3 décembre 1981.
A l'Opéra-Provence. Venez nombreux.
Cordialement à tous.

Luvien VIALARD.
Ancien d'Ulm.



Dites-moi, vous, les anciens d'Ulm, avez-vous reconnu ce Peintre du Marais ?

Médaille d'or du Mérite Français 1961. Médaille d'or, Union et Maintien Belge. Médaille d'argent Ville de Paris 1972. Diplôme d'Honneur « L'Art en Sologne ». Médaille d'or à Sannois 1975. Médaille d'or au Salon Vert d'Herblay 1979. Au Salon des Indépendants depuis 1931... et j'en passe, la liste est trop longue...

Mais quel honneur pour les Anciens d'Ulm.

Mais oui, vous l'avez reconnu notre ami Jean BATUT.

L. V.

deux ayant été libérés en avril 42 comme bûcherons (!) (Notre camarade ESMARD doit maintenant être adhérent à l'Amicale, ce qui me sera confirmé à l'occasion par mon ami PERRON du Bureau de l'Amicale. Merci). Très bon après-midi avec pâtisserie maison et plusieurs bouteilles de champ dégustées à votre santé à tous du 604. Enfin sur sa demande je lui ai transmis la liste des copains de notre kommando.

Recu une carte de MARSCHAL, en vacances dans le Jura. Il se proposait de rendre visite à PERNET — qui ne doit plus être adhérent de l'Amicale — Notre camarade étant absent, parti en Pologne avec Josepha sa femme. Merci à toi, Robert, mais rendez-vous au printemps à l'Assemblée Générale. Vous voici en retraite tous les deux et les enfants mariés, alors d'accord ?

Afin de satisfaire nos yeux — du moins je le suppose — nos amis FRUGIER nous ont adressé une très jolie carte d'Antibes avec vue générale, en arrière plan... mais, en premier plan, (et presque grandeur nature...) deux véritables beautés que notre ami Jean a cru devoir nous faire admirer en écrivant : « Pas mal, hein ! », ce qui me permet de faire chorus avec lui, car croyez moi, dans le plus simple appareil, un vrai régal, que je ne demanderais qu'à vous faire contempler, mais hélas, impossible... (pourvu que l'ami Jean n'ait pas de cauchemars !)

A une prochaine fois et bonne santé à vous tous, ainsi qu'à l'ami ISTA et à Mme, accidentés de la route, près de Tours.

Maurice MARTIN.
Mle 369 - Stalag I B puis X B.

N. B. : Une très mauvaise nouvelle qui me parvient par l'intermédiaire de notre ami JOUILLEROT, celle du décès de Mme COULON, survenu le 16 septembre, à l'âge de 57 ans, d'une crise cardiaque. Que notre ami Ernest soit persuadé de la part que nous prenons tous à sa grande douleur, notre ami JOUILLEROT nous ayant représenté aux obsèques. Courage ami.

M. M.

Une Journée "3^e Age" ou un déjeuner pas comme les autres !

En juillet dernier, pendant notre séjour dans les Landes, à Biganon, chez Germaine BARON, la compagne de notre regretté Maurice BARON, nous avons eu le plaisir de participer, Mmes BARON, GEHIN et moi-même, à une journée-promenade organisée par l'Amicale du 3^e Age du canton de Pissos.

Biganon, tout petit village au milieu des pins, fait partie de ce canton, et le Président de cette Amicale du 3^e Age est M. BERGEY, un ancien prisonnier du Stalag XII et adhérent de l'Amicale des XII de l'UNAC.

Donc le samedi 25 juillet, un autocar est venu nous chercher au domicile, à Biganon, vers 7 heures du matin, et nous avons fait le tour du canton pour récupérer tous les inscrits à cette journée. Et par de petites routes magnifiques dans la forêt landaise et après être passés à Mont-de-Marsan et Aire-sur-Adour, nous arrivons à Geaune en Tursan, but de notre promenade.

Geaune est une bastide médiévale très typique de l'Aquitaine, édifiée en 1318 dans le Tursan « cette partie Sud-Est du département des Landes, arrière pays où la nature est riche et l'accueil généreux ». Le Tursan, c'est le pays du vin et du soleil.

Que de monde ce jour-là à Geaune ! En effet, en plus des habitants habituels, il y avait 32 cars qui avaient amené, de tous les coins des Landes, les adhérents de toutes les associations du 3^e Age du département.

Arrivés à 10 heures à Geaune, je vous parlerai succinctement de notre emploi du temps avant et après le déjeuner : visite d'une exploitation agricole spécialisée dans la culture des framboises, des cassis et des fraises des bois, fruits destinés aux parfums naturels des glaces ; visite d'un des relais des Pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle ; visite des ruines du Couvent des Augustins, rasé en 1569 par les anglais ; visite de l'église paroissiale Saint-Jean Baptiste construite en 1380 et en 1452, puis du Musée de la Faïence, à Samadet, à quelques kilomètres de Geaune, et enfin arrêt à la cave coopérative de Tursan et initiation à la dégustation !

Mais maintenant je vais vous parler du déjeuner. Nous étions donc dans 32 cars de 50 personnes, plus les accompagnateurs et les chauffeurs, cela faisait environ 1750 personnes à mettre à table ! La place publique de cette bastide, à l'origine place du marché, est bordée sur trois côtés de maisons portant un étage en saillie, supporté par des piliers en forme d'arceaux, le quatrième côté est occupé aujourd'hui par la mairie. Sous ces arcades, des trois côtés de la place, étaient installées des tables de vingt couverts chacune se succédant parallèlement ; sur le côté où les occupants de notre car avaient leurs places réservées, j'ai compté 30 tables de 20 couverts, soit 600, soit, pour les trois côtés de la place, 1800 couverts !

Quand tout le monde fut installé, les serveurs, femmes ou hommes de tous les âges, sortirent de toutes les maisons environnantes, et le repas commença. Tout fut servi chaud ; les plats — tous excellents — repasant une deuxième fois, les bouteilles de vin de Tursan remplacées aussitôt vides, et je vous livre le menu : Potage, Jambon de Bayonne, Ris de Veau, Confit de Canard, Petits pois, Salade, Glace, Café.

Ce sont les habitants de Geaune, les jeunes et « les moins jeunes » qui nous ont reçus, qui ont tout préparé, servi, desservi, fait la vaisselle, etc., etc... Le tout fait avec bonne humeur et gentillesse pour recevoir tous les anciens du département ; bel exemple de dévouement avec une réussite exemplaire. Je tiens à signaler que cette journée était patronnée par la Chambre d'Agriculture des Landes et que cette sortie se fait tous les ans mais dans un lieu différent, et ceci depuis quatre ans.

Cela m'a été expliqué par M. BERGEY, le Président de l'Amicale du 3^e Age du canton de Pissos, que je tiens à remercier, ainsi que ma femme, pour nous avoir acceptés, nous les deux parisiens perdus dans les Landes !

En résumé, journée très réussie par un temps splendide... et un exemple à suivre dans les autres départements, si cela n'est pas déjà fait.

P. S. : Le prix de cette journée — tout compris — était de 45 F (car, visites et repas) et je puis vous assurer que le 3^e Age sait encore se tenir à table... La doyenne de la sortie avait 93 ans — bon pied, bon œil !

Emile GEHIN.
Ancien VB.
(Nouveau du 3^e Age).

LE TÉMOIGNAGE D'UN INFIRMIER DE SANDBOSTEL

Au sujet de Sandbostel et de l'arrivée des déportés de Neuengamme :

1°) C'est avec les SS qu'ils sont arrivés au camp. Ils sont passés près de nous, au Lazarett.

2°) Le médecin-colonel allemand du Lazarett en pleurait : « J'ai honte d'être officier allemand ! » (Je l'ai entendu, j'étais au Lazarett).

3°) Au départ des SS, une nuit (400, 700 morts par balles) ; balles qui trouaient les baraques des P. G. (demandez à BOULO, de Rennes, etc.) Il resta Russes, Polonais... Belges.

4°) Ce fut la bagarre à la soupe donnée par les P. G. Le commandant allemand reçut la visite d'officiers français en convalo après mes soins au Lazarett, suite au bombardement anglais de l'offlag XC pour obtenir des armes, fusils, même des bâtons d'après les confidences que me firent des gardiens du camp.

5°) J'ai vu les soldats allemands saluer alors les officiers français, trois jours avant la libération du camp.

6°) J'ai aidé à l'opération d'un ventre ouvert par un couteau de déporté russe d'un de mes amis de « discipline » (j'ai fait six camps de discipline en dix mois comme sous-off réfractaire) KAPLOUN. Il en a réchappé malgré deux obus anglais, l'un tombé dans la salle d'opération, l'autre au coin de la baraque où il venait d'être ramené.

Au sujet des allemands en général — par opposition aux nazis — connaissez-vous des exemples de juifs P. G. français qui aient été livrés par l'Armée allemande aux nazis ?

S'ils ne l'ont pas fait — malgré le désir des Nazis — alors pour avoir la vie sauve, de 1940 à 1945, pour un juif français, il suffisait d'être P. G. C'est

peut-être faux, mais si c'est vrai, pourquoi personne n'a jamais pensé à le dire ?

Salut !

Abbé A. FAGOT.

La question posée par notre ami FAGOT au sujet de nos camarades juifs P. G. mérite, effectivement, d'être débattue entre nous, anciens P. G. français.

Je peux répondre sur ce sujet comme je l'ai fait, il y a plusieurs années, dans ce journal. Pendant mes trois ans de captivité je n'ai fait qu'un seul kommando celui du Waldho, hôpital du Camp de Villingen, stalag VB. Je puis affirmer que tous les P. G. français, de religion juive, qui étaient au Waldho, ont été considérés par l'Armée allemande, comme des soldats français et n'ont subi, de ce fait, aucune vexation, du moins pendant mes trois années passées dans cet hôpital.

Je n'ai pas eu connaissance de P. G. juifs français, au Camp de Villingen, qui auraient été livrés à la Gestapo locale.

En 1941, au moment où la propagande hitlérienne se déchainait contre les malheureux juifs il y eut une tentative de récupération des P. G. français juifs au Waldho. Un jour, alors que nous étions tous rassemblés dans le hall de la Médecine pour le rapport journalier, le feldwebel, par l'intermédiaire de l'interprète, fit demander s'il y avait des juifs parmi le personnel. Personne ne bougea. sûr de son fait, il réitéra sa demande. Il y avait parmi nous un jeune étudiant en médecine Laufer, charmant camarade, pas méchant, mais avec une rancœur intérieure indicible contre les nazis, brave jusqu'à la témérité, la preuve... d'un pas ferme il s'avance, malgré nos essais pour le retenir... il

s'avance devant le Feldwebel, claqué des talons, salue : « Soldat français Laufer, Juif ! » Le feldwebel, un peu estomaqué de l'aplomb de notre ami exprime sa stupéfaction par un : So ! sonore, et fait signe à Laufer de régagner son rang. C'est sur cet incident que se termina le rapport. Tous, nous entourons Laufer qui rit à belles dents : « Mais pourquoi as-tu fait ça ?... Tu n'avais qu'à rester tranquille !... » Alors Laufer redevint sérieux et froidement nous dit : « Il fallait qu'un soldat français, juif de surcroît, leur dise qu'on les emmerde ! ». Il n'y eut jamais de suite. Mais un jour Laufer fut désigné pour partir comme infirmier en kommando d'où il s'évada et passa en Suisse.

Sur les avatars causés aux P. G. français juifs pendant leur captivité je fais appel à mon ami Marcel Weil de Strasbourg qui a beaucoup de choses à dire sur ce sujet. Cher « Mère Weil » je fais appel à tes souvenirs et racontes-nous si, à ton avis, tu étais plus en sûreté sous l'uniforme du soldat français en captivité que civil en France. Depuis le temps que tu me dois un « papier » en voilà l'occasion.

Henri PERRON.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

moderne avec grand confort et cuisine soignée (le vin était gratuit). Autre heureuse rencontre dans ce coin accueillant : deux anciens P. G. du Kdo 470 de Garrel, DARPARENS, de Lavit de Lomagne et DUFAUX, de Moissac, accompagnés de leurs épouses sont venus passer quelques heures de détente en compagnie des anciens de ce relativement bon Kommando : LINIER, de Bourges et votre serviteur.

La matinée suivante fut consacrée à la visite de la turbulente cité ; tentations... occasions pour ces dames.

Respectant l'horaire, nous quittons, à regret, ce magnifique coin pour rejoindre la prestigieuse ville de Catalogne : Barcelone, l'un des plus importants ports Espagnols. L'Hôtel Oriente situé sur une des plus grandes avenues : La Rambla. Hôtel trois étoiles, remontant à l'époque des beaux palaces... Nous avions connu le calme, la tranquillité. Dans ce quartier animé toute la nuit, nous avons affronté le mouvement, le bruit... il fallait s'acclimater un peu et connaître cette animation... les rencontres nocturnes rappelaient le quartier Saint-Pauli d'Hambourg. Ce n'était pas déplaisant pour ces « vieux messieurs » !

Le lendemain à 9 heures, notre sympathique guide, très stylée nous conduisit à la découverte des principaux monuments de cette grande cité notamment la cathédrale construite du XIII^e au XV^e siècle et... continuation l'après-midi sur la colline du Tibidabo d'où l'on a une vue panoramique de la ville qui est divisée en deux parties bien distinctes avec la vieille ville délimitée par des rondes promenades qui ont remplacé les anciens remparts de la nouvelle ville avec ses larges avenues. Journée splendide, inoubliable. Au dernier repas,

Suite page 4

Septième voyage P. G. Andorre - Barcelone

« Mucho Calor »... mes connaissances dans la langue de Cerventès sont nulles... mais le lecteur comprendra cependant que la chaleur était de rigueur.

Adieu les jours sombres et pluvieux de Sandbostel en 1980... Autre point de réussite la présence d'un seul car... bien garni il est vrai.

Tout cela a permis un déroulement réussi de ces six jours de voyage ; beaucoup auraient souhaité quelques journées supplémentaires. A nos âges il faut se montrer raisonnables !

Ce septième voyage de l'amitié P. G. a connu un succès identique aux précédents.

La première journée — après un ramassage sans histoire — nous avons parcouru les belles routes du Massif Central avec arrêt un peu tardif peut-être en raison du circuit routier tourmenté qui ne permettait qu'une vitesse réduite, à Saint-Alban-sur-Limagnole, en plein cœur de la Lozère. Le soir, heureuse initiative de la Maison MICHEL, dans le site naturel du grand causse, l'Hôtel Comtal, à Lioujas, à quelques kilomètres de Rodez nous attendait. Quel confort dans la solitude totale ; nuit reposante pour tous.

Après ce bon sommeil réparateur, le Rouergue nous laissait découvrir de nouveaux paysages champêtres.

Visite d'Albi. A Toulouse le restaurant : « Valet de Carreau » nous permettait de prendre un premier contact avec un camarade de Pau et un couple de Carcassonne.

Les difficultés commençaient l'après-midi avec l'attaque des Pyrénées. Dans un âpre paysage au sol dénudé et par une forte montée, au Pas de la Case (frontière Franco-Andorranne) l'arrêt d'une demi-heure permit au moteur de souffler... et aux promeneurs de faire quelques achats à des prix intéressants. Ma surprise a été grande en découvrant sur la belle place, un monsieur... d'un certain âge... qui avec de grands gestes amicaux manifestait ainsi son intention de retrouver notre bel autocar ; il s'agissait de notre récent amicaliste CHERTIER Georges et de son épouse — en vacances dans la région —. Prise de contact excellente qui s'est poursuivie le lendemain matin à Andorre La Vieille.

Le Port d'Envalira (2 407 mètres) fut atteint sous un ciel clémente qui permit à tous de découvrir les beaux massifs montagneux et de plonger ensuite en direction d'Andorra La Vella (en Catalan). Routes tourmentées aux verts pâturages avec passage à Soldeu ; quelle affluence dans la vieille cité entourée de montagnes. L'hôtel Espel, Plassa de la Creu Blanca, fut le bienvenu, l'accès fut rendu pénible par une route défoncée. Hôtel

Septième voyage P. G. Andorre - Barcelone (suite)

heureuse surprise, une coupe de «mousseux» fut offerte par la Direction.

La terminaison était donc bonne et l'ambiance amicale régnait dans le groupe.

Petite pluie bienfaisante... orageuse. Que la Costa Dorada est belle, avec une succession de stations balnéaires plus attirantes les unes que les autres... Toutes bien encombrées; Costa Brava et enfin, à midi, le restaurant Bahia nous attendait à San Feliu de Guixols, avec un menu copieux et une présentation impeccable de la Paella... Cette région est bien fréquentée (elle mérite de l'être). Devant le Bahia un couple bien sympathique nous attendait : le Président de notre Amicale V B-X ABC, J. LANGEVIN et Mme, qui passaient d'agréables vacances à Tossa de Mar, étaient fidèles au rendez-vous. Avant l'attaque de la Paella j'ai présenté aux anciens P. G. que nous étions, notre sympathique et actif dirigeant. Dans sa petite déclaration notre ami LANGEVIN s'est montré satisfait de se trouver parmi nous et heureux de profiter de cette occasion pour connaître et mieux fraterniser avec ses camarades anciens P. G.

Continuation... dans les embouteillages... sur la Côte Vermeille, Banyuls, Collioure, Cerbère... Emotion au poste frontière : visite complète du car, soutes à bagages, moteur (!), etc... sans résultat. Les acquisitions ne dépassaient pas trop la norme exigée...

Retour en France où la dernière nuit nous a permis de découvrir un hôtel de premier ordre à Perpignan : l'Hôtel des Arcades, construit en 1978, à la sortie sud de la ville, il dispose de 100 chambres très confortables toutes avec bains et W.C. privés, télévision. Calme et combien reposante nuit.

Le dernier jour — tout a une fin — se déroula dans la joie et dans le bonheur... dommage, alors que l'amitié, la gaieté, l'entente régnaient au maximum il fallait se quitter... Arrêt-déjeuner à Sète au restaurant Le Bosphore où l'accueil fut charmant. Un certain W.C. avait une particularité qui attira beaucoup les messieurs... Reproduction... en relief ! etc... Restons sérieux.

« Maître Pierre » nous accueillit à Chalon-sur-Saône au terminus avec un copieux dîner bien arrosé.

La séparation eut lieu.

La Maison Michel, de Chauffailles, est à féliciter à divers titres :

a) « Loulou » notre fidèle chauffeur, m'a été « donné », à cette occasion. Avec son nouveau car (54 places), comme les six fois précédentes, il nous a bien conduits, il a droit à toutes les félicitations.

b) Après Lioujas et Perpignan, nous sommes réconciliés avec l'Hôtellerie française; qu'il est bon, après une pénible et longue journée de retrouver un grand confort dans un calme reposant.

Il me faut penser aux absents. Bien triste constatation le malheur des uns fait le bonheur des autres !

Trois cas se sont présentés : Ma voisine Mme MARECHAL, à la suite d'une chute s'est cassé la tête du fémur droit (opération, actuellement elle poursuit sa rééducation au Centre Médical d'ici). Elle a été remplacée par notre sympathique Berrichon Dominique FREIXO... qui vient, lui aussi, de surmonter de graves opérations. Tout au long du voyage sa tenue a été parfaite.

Le ménage DEGUEURCE, de La Guiche — fidèle habitué — a dû, à son grand regret, annuler sa participation; l'épouse vient de subir une grave opération. Actuellement tout va bien. Le ménage CLERC, de Château-Renaud (S.-et-L.) a été heureux de pouvoir participer.

Enfin, cas navrant, l'ami de tous, RENOULT, de Port (Ain), quelques jours avant le départ, m'a annoncé la perte cruelle de sa petite-fille Sophie âgée de dix ans. La place — que le sort est cruel — a été prise par le ménage DONNET, de Tours.

Naturellement, au départ, j'ai donné connaissance de ces tristes nouvelles... de bonnes pensées se sont envolées... pour apporter un soutien, un réconfort, aux personnes affligées.

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique

(Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 60 F

100 cartes en plus pour : 30 F

Offre valable jusqu'au 31-12-81

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN

79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

Pour mon compte personnel, je n'ai obtenu le « feu vert » de mon médecin traitant que le samedi... Au début je n'étais pas « dans mon assiette ». Amélioration par la suite grâce au contact de toute cette inoubliable camaraderie. Ça va mieux maintenant, mais ma prose s'en ressent. Excusez-moi.

Sept voyages. La palme revient incontestablement au ménage RUFFIN, de Chalon-sur-Saône qui a accompli la totalité des voyages avec une satisfaction jamais démentie. Félicitations. Ceux qui ont participé à six voyages sont très nombreux.

Naturellement, si tout va bien, un projet a été mis sur pied, dans le car au cours du présent voyage... la visite de l'Autriche a été retenue à l'unanimité. Mais... il y a un mais... un seul car sera mis sur pied. La difficulté va être grande. Incroyable, j'ai déjà de nombreuses réservations. Un de mes fidèles résume bien la situation : «...Je suis partant pour l'Autriche en 1982 et dès à présent je sollicite mon inscription... les places risquant d'être chères ! ». Sa lettre est du 20 juillet.

Dernière demande de ma part qui montre que par suite d'une disons... maladie... mon film photo a été complètement « loupé ». Je fais appel aux camarades qui ont mieux opéré que moi pour leur demander l'envoi

de leurs négatifs ; un certain P. G. avait un « Canon » qu'il pense à moi ; d'avance merci.

Ces liens d'amitié qui se sont encore tissés au cours du présent voyage me mettent dans l'obligation de citer les noms et adresses des participants. Puisse cette merveilleuse chaîne d'amitié favoriser de nouvelles rencontres et maintenir cette union.

— M. et Mme André AUBAGUE, le Bourg, La Guiche, 71220 St-Bonnet-de-Joux.

— Mme L. BERLAND « Les Jeandeux », Mornay 71220 Saint-Bonnet-de-Joux.

— Mme Suzanne BERNARD, Résidence Bénétin 71250 Cluny.

— M. Albert BIHLER, 6, rue A. Chambon, Torcenay 52600 Chalindry.

— M. et Mme BORIE Charles, 26, Av. des Tilleuls, 42330 Saint-Galmier.

— M. et Mme Emilien CLAIR, 22, route de Montcenis, 71450 Blanzay.

— M. et Mme Pierre CLERC, 33, rue du Jura, Château-renaud, 71500 Louhans.

— M. et Mme Julien COURTIEU, 22, rue Jacquard, 11000 Carcassonne.

— M. A.-P. DANEY, 59, rue E. Guichenné, 64000 Pau.

— M. et Mme François DONNET, 8, route de Savonnière, 37200 Tours.

— M. et Mme Paul DUCLOUX, Le Bourg, La Guiche, 71220 Saint-Bonnet-de-Joux.

— M. Dominique FREIXO, 13, rue des Lavois, 18400 Saint-Florent-sur-Cher.

— M. et Mme Franz GARREAU, 41, Place Pierre Curie, 45500 Gien.

— M. et Mme Paul GOBET, Le Bourg, Manlay, 21430 Liernais.

— Mme Joséphine JOLY, Le Bourg, La Guiche, 71220 Saint-Bonnet-de-Joux.

— M. Henri LEMOINE, Provençères-sur-Marne 52320 Froncles.

— M. et Mme Robert LENOIR, 7, rue du Petit Brétigny, Breux 91650 Breuillet.

— M. et Mme Constant LINIER, 76, rue Fois Coillard, 18000 Asnières-les-Bourges.

— Mme Marthe MARECHAL, 2, rue de Bois-Chevaux, 71640 Givry.

— M. et Mme Maurice MATHIAS, 6, rue des Castors, 69160 Tassin.

— M. et Mme Désiré MONNET, 91, cours de Verdun, 01100 Oyonnax.

— M. et Mme Joanny MOREAU, « Saint-Quentin », Le Rousset 71210 Saint-Bonnet-de-Joux.

— Mme Y. MOREAU, Le Bourg, 71690 Mont-St-Vincent.

— M. et Mme Raymond MOULEROU, 71470 Montpont, Sainte-Croix en Bresse, et leurs deux charmantes petites-filles Lydia et Sandrine.

— Mme G. NOEL, 38, rue Lacreteille, 71000 Mâcon.

— M. et Mme Joseph RUFFIN, 39, rue Pierre Deliry, 71100 Chalon-sur-Saône.

— M. et Mme Paul TARLET, Vendennes Les Charolles, 71120 Charolles.

— M. et Mme Louis THEVENOT, 17, rue Jean Dagneaux, 71000 Mâcon.

— M. et Mme René TRINQUESSE, Occey, 52190 Prauthoy.

— Mme Alice TUISON, H.L.M. Centre Médical La Guiche 71220 Saint-Bonnet-de-Joux.

— M. Pierre VAGANAY, 5, rue 11-Novembre, Loire-sur-Rhône 69700 Givors.

— M. et Mme Camille TRIBOULOT, 2, rue de la Gare, Chambley-Bussières, 54890 Onville.

Paul DUCLOUX.
24 593 X B.

Du Tunnel au bataillon russe chez Tito

(de Septembre 1944 à Avril 1945)

Il est certain que de parler d'évasion dans le Commando X du Tunnel du Loibl-Pass, gardé par de nombreux SS, entouré par ces formidables obstacles naturels que sont les montagnes, obstacles très durs pour gens entraînés et bien portants, à plus forte raison pour des pauvres hères comme nous, tenant debout par miracle — 20 à 30 kgs en-dessous du poids normal — peinant pour la plupart à traîner nos galoches, paraissait insensé. Malgré tout nous étions quand même quelques-uns à en rêver, malgré ce qu'il advint des russes et du petit polonais qui avaient tenté la belle. De toute façon nous savions que repris c'était la pendaison, après d'atroces souffrances...

Alors, une certaine sélection se dessina. Je veux parler des plus aptes, des plus solides, surtout moralement, à résister et partant à former un groupe susceptible de tenter une évasion ou d'intervenir en cas d'attaque du camp par les partisans yougoslaves, cantonnés en haute montagne sur l'autre versant. Je dois dire que je n'ai jamais cru à cette dernière hypothèse; je ne communiquais mon pessimisme, sur ce dernier point qu'à mes seuls confidents et amis, laissant parfaitement propager ce bruit d'attaque ce qui avait pour effet de donner un coup de fouet bénéfique à beaucoup de déportés qui s'accrochaient fermement à cet espoir.

A plusieurs reprises d'ailleurs, quelques rafaes furent tirées de la montagne, et il fallait entendre les conversations à voix basse et voir cette formidable leur d'espoir dans les yeux ! On n'employait pas le mot Partisan, pour nous c'était « les Barbus ». Il y avait toujours pour renforcer la véacité de cette attaque prochaine, une confidence d'un ouvrier du chantier : « Le slovène qui est à la forge m'a dit que l'attaque était imminente », etc...

Je vous ai déjà parlé des conversations nombreuses sur des tactiques que nous avons étudiées avec mon ami Granger, responsable communiste, un des fondateurs des maquis du Limousin, ancien conseiller municipal de

Limoges, actuellement âgé de 76 ans, toujours actif secrétaire général de la Fédération des Déportés de sa région. J'avais même, à grands risques, ménagé un rendez-vous, de 3/4 d'heure, à Granger avec Tisler avant que celui-ci rejoigne sa Brigade de Partisans; il pouvait nous fournir des armes. Je ne croyais pas non plus à une évasion collective, les trois-quarts des 120 mineurs seraient restés sur le carreau.

Nous sommes donc partis dans la nuit du 17 septembre 1944 avec mes deux collègues mineurs Pagès et Pimpaud puisque nous n'avions pu partir la nuit précédente, loupant ainsi le rendez-vous qu'Elena Vilman avait pris avec les Partisans, ceux-ci devant nous attendre à un endroit précis de la montagne. J'ai déjà relaté les détails de cette évasion dans un précédent Lien.

(Quand je suis retourné sur les lieux avec l'équipe de TF1 pour « L'Événement » en juillet 1978, je me suis rendu compte combien mon ami, le regretté Pagès, montagnard de Prats de Mollo, avait eu raison de nous faire emprunter le petit sentier qu'il avait décelé de son regard perçant, habitué qu'il était à scruter la montagne puisqu'au moment de son arrestation il avait passé, seul, en Espagne, plus d'une centaine de personnes. Si nous n'avions pas suivi son conseil, notre escapade n'aurait pas duré une demi-heure. C'est une des raisons, entre autres, pour lesquelles des SS Polizei, jeunes, en pleine forme, n'ont jamais pu combler le quart d'heure d'avance que nous avions sur eux... Dans leur rage, leur acharnement à nous suivre, ils n'ont pas emprunté ce sentier... Je dois rendre à nouveau hommage aux petits fermiers slovènes qui nous ont accueillis, réconfortés et aidés à rejoindre les Partisans. Tous ces fermiers slovènes, situés sur le versant autrichien, ont eu, au péril de leur vie, une attitude extraordinaire de courage qui force l'admiration. Ils étaient indispensables et ont beaucoup aidé la résistance héroïque des Partisans).

Je passe directement au premier contact avec les Partisans. Après réconfort, félicitations, nous avons exprimé le désir, à l'Etat-Major, de combattre dans leurs rangs. C'était là le but de notre fuite... Avec ménagement, leur réponse fut négative. Ils le regrettaient beaucoup, mais ils avaient eu quelques déboires avec des Français passés dans leurs rangs et, en haut lieu, l'ordre était impératif : Dorénavant tous les étrangers seront dirigés vers la côte dalmate à fin de rapatriement.

Après quelques heures de repos passées serrés les uns contre les autres, dans les bâtisses de cette ferme slovène, vers minuit, tout le monde debout, commença la longue marche vers la côte dalmate.

Les Allemands occupant la vallée et la plupart des points stratégiques, les Partisans se déplaçaient la nuit, avec mille précautions et des ruses de Sioux. On marchait les uns derrière les autres, quelquefois très près, ensuite séparés par plusieurs mètres, parfois il fallait s'asseoir et ne plus bouger. On nous avait appris quelques ordres en slovène, nous nous les transmettions à voix basse. A répétition, les ordres étaient : 10 mètres d'écart (entre chaque homme), assis, courez, halte. Ce fut le programme pendant plusieurs nuits, avec quelques alertes bénignes. Le Réseau de Renseignements, l'aide des paysans slovènes, étaient si efficaces que c'était presque du coup sûr. Nos haltes de jour, notre refuge, étaient toujours chez ces formidables paysans...

A la mi-octobre 1944, nous avions exceptionnellement marché de jour en suivant la ligne des crêtes (1500 à 2000 mètres d'altitude). Nous avons stoppé à la nuit tombante et passé la nuit à la belle étoile; ce fut très dur, nous étions serrés tous les trois les uns contre les autres. Au réveil, il a fallu partir rapidement. Il avait neigé; une mince couche de poudreuse.

Au bout de dix mètres, j'ai eu un coup terrible au moral; je l'ai dit, n'ayant pas trouvé de chaussure à mon pied, je m'étais entouré de toile de sac... Après une

sensation de froid, j'ai eu la plante des pieds en feu, c'était atroce. J'eus alors rapidement un sacré coup, une des rares fois où j'ai eu l'impression que je n'en sortirai pas. Je n'avais pas de chiffons de remplacement, mais au fur et à mesure que nous descendions, la neige disparaissait, le sol devenait moins froid, et vers midi j'ai pu trouver de quoi changer mes bandes de toile.

Nous étions déjà loin du Tunnel du Loibl-Pass. Les camarades étaient sûrement loin de penser quel était notre régime « Partisan » que m'avait cependant bien dépeint Jelena. Nous avions fait définitivement une croix sur la moindre paille pour un bon moment. Mais nous étions libres. Il y avait bien quelques moments de découragement ! Non, pas ce mot là ! C'était plutôt de la crainte de ne pas tenir, d'être lâché de la colonne, de tous les malades, de ne plus pouvoir marcher... mais il y avait quand même un moral d'acier.

Nous avons ainsi cheminé une ou deux semaines. Un beau jour, nous sommes arrivés dans une clairière. De nombreuses tentes, abritant une majorité de femmes ayant fui leur village dévasté. Nous sommes restés là quelques jours, mangeant un peu mieux, récupérant. Notre état de délabrement, notre vesture, inspiraient sympathie et pitié à toutes ces femmes qui cependant en avaient vu d'autres. Nous avons pu avoir quelques petites choses, en particulier chacun une petite couverture. Je la mettais sur ma tête, elle couvrait mes épaules, et je la maintenais avec un lien autour du cou.

Nouveau départ au bout de quelques jours. Cette pause nous avait fait beaucoup de bien physiquement, mais bien sûr, moralement, ce fut aussi bénéfique.

Quoi qu'il arrive, et nous en étions bien d'accord tous les trois, il nous était défendu d'avoir le moindre moment de faiblesse après avoir vu toutes ces femmes de tous âges, sous des tentes de fortune, nourriture précaire et c'est un moindre mot... et ça en plein hiver 1944, en pleine montagne ! Ça c'est quelque chose, ça c'est Yougoslave ! Ça, c'est l'explication du maintien de vingt divisions allemandes d'élite en Yougoslavie.

Bientôt, une rencontre allait bouleverser complètement notre course vers la Dalmatie.

Au détour d'un sentier, une centaine d'hommes, tous habillés en Allemand, une étoile rouge au revers du col et sur le béret, une dizaine de Mongols à leur tête. Ces gens là avaient combattu pour le grand Reich ; faits prisonniers, une partie avait été mise hors de combat, l'autre embrigadée... Ils étaient là, devant nous ; quelques gradés russes pour les commander, sous la surveillance d'un Commissaire politique yougoslave. Le Commandant attarda son regard sur les trois pauvres héros que nous étions, mes camarades et moi : « Et ceux là, d'où viennent-ils ? — Ce sont des déportés évadés d'un camp ! — Que veulent-ils ? » Je rétorquais alors ce que nous avait dit le Capitaine Partisan le 17 septembre 1944 : « Nous allons vers la Dalmatie, puis l'Italie, pour combattre avec les Alliés ». Sa réponse fut rapide : « Il y a des Allemands ici, comme en Italie, comme en France. Vous allez combattre avec nous... » Deux minutes à peine et j'étais nanti d'un fusil italien et de cartouches. Nous étions embrigadés dans le **Rusky Bataillon XXX Divizije XX Korpus** cantonné dans la région de Primorsk.

Ce que j'ai ressenti là, en serrant ce vieux fusil, est indéfinissable. Je crois bien, que la nuit, tout seul, en hypocrite, je l'embrassais ce cher vieux fusil ! J'avais tellement rêvé de ce moment là... pas à Mauthausen où j'étais un mort vivant, mais au Tunnel, le nombre de fois où j'ai fait le geste de mettre les SS en joue avec un fusil imaginaire est incalculable ; les plus sauvages, je les ai eus des centaines de fois en point de mire. Enfin, ça devenait possible, maintenant !

A partir de ce moment, ce fut dans cette région de Primorsk, un festival de bagarres. Les décrire serait fastidieux et ennuyeux.

Je crois bien que ce bataillon Russe de par sa composition initiale n'avait pas, à juste raison, les bonnes grâces de l'Etat-Major des Partisans ; il était facile à remarquer que nous étions envoyés bien souvent dans ce qu'on appelle les « coups durs ». J'ai eu une période particulièrement difficile. Dans ce groupe d'Ukrainiens et de Mongols se trouvait un Polonais qui avait le grade de caporal ; non seulement il me désignait pour toutes les patrouilles de nuit, ce qui n'était pas grave puisque de toute façon j'étais volontaire, non seulement par désir de combattre, mais surtout pour suppléer mes deux camarades évadés, très éprouvés, particulièrement mon ami Pagès, un homme de fer, natif des Pyrénées-Orientales, souffrant le martyr par ce froid intense et atteint d'une bronchite depuis le premier jour. Mais ce Polonais avait poussé le sadisme jusqu'à m'envoyer en éclaireur dans tous les endroits découverts. Une, deux, trois fois par jour, on voyait ma grande carcasse se détacher à cinquante ou cent mètres devant les autres qui m'emboîtaient le pas... ou restaient planqués. C'était selon l'accueil qui m'était réservé.

Un beau soir où mes oreilles avaient été particulièrement à la fête, j'ai provoqué ce porc qui avait combattu sous l'uniforme allemand, et ça, devant l'Etat-Major et tout le Bataillon. Sa haine pour le Français (je suppose que c'était ça) se termina ce soir là.

Une autre nuit mémorable me hante encore de temps à autre. Nous devions attaquer une ferme isolée ; une estafette nous avait signalé une patrouille allemande, presque à coup sûr cantonnée là. Comme dans chaque attaque de ce genre les gradés se tenaient derrière et, au fur et à mesure de l'approche de l'objectif, le peloton s'égrenait, de sorte qu'à dix mètres du jardin jouxtant la ferme, nous n'étions que quatre ou cinq au plus. Tout à coup, affolé, je m'aperçois, qu'avec le clair de lune, ma silhouette se profilait de toute sa longueur sur le sol. Rapidement, je me réfugie le long de la haie, retenant mon souffle. A cinquante mètres, reposant sur une branche, j'aperçois le canon d'un F.M. et au bout son servent, un soldat allemand, naturellement, complètement assoupi. (Il faut dire qu'ils étaient, bien sûr, soumis au même régime exténuant que les Partisans). J'épaulai mon fusil italien (don des parachutages de Churchill... ceux du début)... le coup n'est pas parti. Le poste allemand fut réveillé. Je pris la fuite le plus vite possible et, en dix secondes, ce fut une course éperdue. Il est impossible de décrire le feu nourri qui s'ensuivit ; terrible souvenir, car toutes les balles dum-dum, qui éclataient au plus petit contact, faisaient un concert infernal dans le bosquet qui dissimulait notre fuite.

J'ai retrouvé le Bataillon, à quelques kilomètres, sur un petit sentier. J'ai hérité sur le champ d'une mitraillette.

Nous étions en novembre 1944. Vers le 15, peut-être le 20, dans les environs de Cepovan, nous allions bénéficier de quelques jours de repos. Ils étaient les bienvenus. J'avais les pieds dans un état lamentable ; j'avais bien réussi à avoir une paire de souliers sur un soldat, mais au bout de quelques kilomètres, le pied droit était en sang... pas d'infirmerie... pas d'alcool... pas de pansements ! Il faut dire que non seulement j'ai un fort 45, mais encore mes pieds gonflés étaient difformes... ils devaient se rappeler aussi fin 1941, sur la route de Shaffousen, après l'évasion de Villingen, quand, ayant traversé la rivière à la sortie des égouts, après avoir marché toute la nuit, planqués dans un bosquet, Cler et moi, avions enlevé nos chaussures et frottions vigoureusement nos pieds douloureux et engourdis et avions vu des bûcherons venir s'installer à quelques dizaines de mètres de nous. Impossible de remettre nos chaussures jusqu'à la nuit.

Dans le Bataillon, il y avait bien eu une distribution de chaussures dans la deuxième quinzaine d'octobre, mais elles étaient en carton, guère plus solides et on m'avait octroyé une peinture 44. Je n'ai pas pu les supporter.

Après quelques jours de repos, rassemblement. Le Commandant Russe m'interpelle :

— Toi, grand, tu viens avec nous, nous partons en direction de Belgrade. C'est une marche triomphale, etc.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec
Coteaux de l'Aubance
Rosé de Loire
Cabernet d'Anjou

Anjou Gamay
Anjou Rouge
Méthode
Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT

Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

J'ai refusé net. Je voulais à tout prix rester avec mes deux camarades. Après avoir insisté à plusieurs reprises, il me laissa tranquille. Les trois français furent donc versés dans un Kommando Mesto, c'est-à-dire un Bataillon de Génie près de Cepovan, à Tréboussa. Il n'y avait pas beaucoup de neige. Les premiers jours furent assez calmes ; rien à voir avec le régime du Bataillon Russe. Pour coucher, nous avions trouvé une grange ; le foin était mouillé mais nous avions l'habitude ; la première heure était pénible, car, au fur et à mesure que notre corps se réchauffait, c'étaient des démangeaisons insoutenables : nous étions couverts de poux et de vermine.

Au bout d'une huitaine de jours, le temps se gâta brusquement. Nous avions été épargnés ces derniers temps car nous nous trouvions à une altitude beaucoup plus basse. La neige se mit à tomber, et nous partîmes pour déblayer la route qui, en plus, était obstruée par des arbres abattus.

Le travail terminé il fallait rentrer au port d'attache à 7 ou 8 km de là. Très mauvais temps, impossible de marcher dans cette tempête, il fallait s'abriter pour la nuit. C'est là, que poussant plus loin que nos camarades yougoslaves, nous arrivâmes à Loko. Après avoir cherché un bon moment parmi les ruines, nous nous engouffrâmes dans une cave. Nous étions à l'abri.

Nous avons dormi quelques heures. Au réveil, vision d'apocalypse : ce gros village était complètement dévasté ; toutes les maisons incendiées... c'était la tactique des SS et des Oustachis, tout détruire pour forcer l'habitant à se réfugier dans la montagne où il aurait à affronter le froid et la faim. Beaucoup de Yougoslaves en périrent d'ailleurs. Du même coup les envahisseurs supprimaient l'aide indispensable que pouvaient donner tous ces gens, en général petits fermiers, aux Partisans. Seule l'église, perchée au sommet d'une petite montagne était restée debout ; les Oustachis en général catholiques l'avaient épargnée.

Le deuxième jour de notre arrivée nous avons fait une énorme découverte : un sac de 50 kgs de pommes de terre ; nous n'allions pas mourir de faim !

— Et si nous allions voir ce qui se passe dans l'église ? hasarda Pagès.

— D'accord !

Alors ce fut l'escalade, en rampant presque tout le temps, épousant toutes les infirmités du terrain. Tout était brisé à l'intérieur, saccagé. Dans un coin un tas de chiffons : c'était du linge. Il y avait là quelques tuniques blanches, plissées même, des enfants de chœur et du curé. Nous qui n'avions rien, nous nous sommes empressés de nous en vêtir à même notre peau. Nous nous sentions tout propres. Le Bon Dieu n'a pas dû nous en tenir rigueur !

Au bout d'une huitaine, la tempête calmée, un peu retapés, nous rejoignîmes notre cantonnement de Tréboussa.

Bref repos de deux jours, et nouveau départ, munis de pelles pour déblayer la neige, à nouveau. Escalade à Cepovan, siège du IX^e Korpus. Prise d'assaut d'une étable à peu près intacte, ce qui était très rare. Il devait y avoir quatre vaches. Je m'installe, ainsi que Pagès, dans la mangeoire. Nous étions à l'abri, la température était douce, nous étions contents d'avoir trouvé cet abri inespéré, nous allions enfin passer la nuit au chaud. Hélas ! vers 2 heures du matin il a fallu se lever et partir dans la nuit, gravir un col à proximité, dans une véritable tempête de neige, traverser un bois, marcher encore cinq ou six heures, la neige ne nous laissant aucun répit, à la queue leu leu, essayant de marcher dans les traces du précédent.

A l'aube, la petite colonne stoppa dans une clairière. C'était près de Predmoya. De suite il nous fallut déblayer la neige. Ce que nous creusions à grand peine était aussitôt recouvert par une nouvelle couche. Cette journée là fut terrible... frigorifiés, paralysés de froid, nous avons eu, à ce moment, le sentiment que nous allions crever sur place.

Tout l'après-midi je répétais à mes deux camarades : « Il nous faut partir d'ici, rejoindre le Korpus à tout prix, jamais nous ne tiendrons... Il faut au moins tenter quelque chose... » Mes camarades avaient toujours le même courage ; mais ils considéraient l'aventure comme impossible. Le ciel était tellement bouché de partout à cause de la neige et on n'y voyait rien à plus de deux mètres. Et puis nous n'avions plus notre ami Tchèque Jaromir Kaspar de Karlovy-Vary (avec qui je suis toujours en rapport). Ce formidable résistant qui parlait parfaitement notre langue, le russe et encore d'autres. Il était resté avec le bataillon russe dans lequel il nous avait été d'un si grand secours à plusieurs reprises.

Après une ultime tentative pour persuader mes deux compagnons d'évasion, je décidais de partir seul, dans la nuit. Les adieux furent poignants. Je vois encore leur regard : je crois bien que c'était de la pitié, tellement mon entreprise paraissait risquée.

Je me suis enfoncé dans les bois, à l'aveuglette, trébuchant et m'écroulant très souvent sur des aspérités ou sur des obstacles naturels, un peu comme aux environs de Gutmentingen, avec Ptit Cler. Quelle nuit ! J'ai dû marcher cinq à six heures, mais je rencontrais moins d'obstacles, pour finalement déboucher, au petit matin, sur un faux plat. Je me trouvais en haut d'un col. Je me fis un devoir de dévaler la pente au plus vite, j'étais comme catapulté, car j'apercevais en bas quelques petites lumières... puis, d'un seul coup, sur la droite, à 100 mètres, un bâtiment se détachait. C'était la fameuse étable d'où on nous avait délogé la nuit précédente. Je plongeais immédiatement dans la mangeoire. Je crois bien que j'ai dormi jusqu'à midi.

Outre les animaux, un seul occupant : un yougoslave, resté là parce qu'un peu simplot. Il n'arrivait pas de parler, de rire... je ne comprenais rien à son bavardage... du reste, savait-il ce qu'il disait ? De toute façon, il était brave, et m'a donné un premier ravitaillement.

G. HURET.

A suivre.

« Nous avons fait un beau voyage »...

Ce titre, un peu puéril, résume — à lui seul — le sentiment des quelques rescapés du voyage de Sandbostel de l'an dernier, et du camarade du Stalag XII, qui avaient répondu à l'appel de notre ami René MOUFFLET du Stalag X B, pour le voyage du 3 au 10 juillet, qu'il avait organisé et intitulé : « A la découverte de l'Ardèche et de ses environs ».

Venu de régions de l'hexagone quelque peu éloignées de l'Ardèche (Picardie, Normandie, Ile-de-France, Poitou, Provence, Bourgogne) notre petit groupe (nous n'étions hélas que 8 couples, 2 du Lyonnais et de la Savoie s'étant désistés en dernière minute pour des raisons majeures) s'est retrouvé à l'Hôtel des Cèdres, à Joyeuse — au confort et à la cuisine de premier choix — le soir du vendredi 3 juillet.

Est-ce parce que notre point de chute journalier était dans cette charmante petite ville du Bas-Vivarais, que notre séjour — réservé à la découverte de ce département déjà méditerranéen — s'est traduit par : « Soleil, Joie, Ambiance, Humour » ?

Nul doute que ce voyage restera marqué dans le souvenir de nos camarades et de leurs épouses, d'une pierre de granit et d'ardoise, éléments naturels de cette région que peu d'entre nous connaissaient.

Le secret de la réussite ? Il a tenu à plusieurs raisons très simples : Réunion commune, tous les soirs au dîner, et le matin au petit déjeuner, à la même table. Départ le matin seulement vers 8 h 30. Arrêts fréquents, partout où un site intéressant était à voir (et Dieu sait si nous en avons vu... et personne n'oubliera sans doute l'Auberge de Peyrebeille). Repas de midi non minuté, à tel point que — souvent — nous n'arrivions pas à quitter la table tant nous étions décontractés et heureux de bavarder. Retour à la vitesse escargot... le tout dans une excellente ambiance, chants, histoires, bons mots fusant à la moindre occasion.

Les excursions, très diversifiées mais plus intéressantes les unes que les autres, étaient commentées soit par notre cicérone René MOUFFLET très documenté, et qui — dès notre arrivée — nous avait remis à chacun un guide pratique de l'Ardèche qui nous permit de mieux suivre celles-ci — soit encore par les camarades Ardéchois, Gardois ou Lozériens (POUDEVIGNE, BLANCHON, COYRAS, BRUN pour l'Ardèche, GRANIER et CANNEAU pour le Gard, Abbés FORESTIER et PONIER pour la Lozère) qui nous avaient fait l'amitié de venir passer un moment avec nous.

Nous n'aurions garde d'oublier que ce périple fut placé sous le signe de la gastronomie ardéchoise, avec des étapes dans les meilleurs restaurants de la région et que, lors de notre dernière soirée, nous avons pu apprécier un montage audiovisuel sur l'Ardèche, oh combien intéressant et parfaitement réalisé, qui nous fut présenté par son auteur, Jean-Claude ROUDIL, artiste photographe, si amoureux de son Ardèche natale.

Nous pouvons assurer que les absents ont vraiment eu tort...

Bernard BARELLI, (X B).
« P. G. sur Mer »
à Hyères.

P. S. : Nous rappelons à toutes fins l'adresse de notre camarade : René MOUFFLET, « Berguier » à Laurac en Vivarais 07110 Largentièrre. Tél. : (75) 36-85-17.

COURRIER DE L'AMICALE

Carte postale : Beaulieu-sur-Mer.

Une grille de fer noir donne accès à l'escalier de pierre abrupt qui mène au premier palier de la villa construite à flanc de coteau.

Sur le terre-plein de grès rose s'ouvre la « Casarella », refuge de nos vacances. A main gauche, une haie compacte de fusains. Des citrons verts pendent aux branches de l'arbre et, au soleil qui chauffe les pierres du vieux mur, l'hibiscus ouvre ses pétales rouge-sang.

Le silence du lieu est seulement troué, à intervalles, de la flèche du train qui file en contre-bas, près de la mer. La luxuriance de la végétation fait, seule, obstacle à l'érémisme de ce havre de paix, propice à la méditation ou à la création. On ressent ici, fortement, que la ville est le « poison » de l'âme...

Ce matin le ciel est tacheté de gris et de blanc. L'orage d'hier a laissé des traces et un soleil pâle éclaire le miroir de la mer. Bordé de collines au milieu desquelles se cachent des villas ocre et blanches, le petit port de plaisance semble dormir. Fixées à leur anneau de fer, une multitude d'embarcations multicolores, simples barques à moteur ou yachts bâchés, attendent le bon plaisir des hommes qui les conduiront au large de la côte.

Sur la plage au sable mazouté, les premiers pieds nus du matin se posent en dansant. On attend de Phébus les rayons d'or.

La petite place du marché s'ombrage de platanes et de tilleuls d'argent. Au centre du quadrilatère irrégulier qu'elle forme, un mince filet d'eau éclabousse ses gouttelettes irisées de la lumière du matin. Le soleil rit sur les feuilles d'automne que le vent, bientôt, fera choir sur le sol. Le visage des passant est comme illuminé de ce temps de vivre que sont les vacances. Fruits et légumes s'offrent à la vue en pyramides colorées, parsemées de guêpes avides. C'est un peu le marché de Provence cher à Bécaud... Chacun choisit à son goût. On voit des petites vieilles, appuyées sur leur canne, s'en aller, d'un pas incertain, vite goûter à la peau des pêches et des prunes dont elles ont fait l'emplette avec mesure... mais en expertes qui savent le goût des choses depuis des lustres.

Voilà, mon cher Perron, quelques lignes « devoir de vacances » dont tu voudras bien excuser la brièveté.

Amicalement.

J. TERRAUBELLA.

Merci à l'ami TERRAUBELLA de sa sympathique carte postale de vacances de Beaulieu-sur-Mer, avec nos meilleurs souhaits de bon séjour et de plein repos.

Les collaborateurs du Lien profitent de la belle saison pour visiter la planète Terre. C'est notre dévoué Paul DUCLOUX, accompagné de Mme qui, après une semaine au Canada (Manitoba) est maintenant à Minneapolis aux U.S.A., chez son fils aîné. « Le moral est bon. Tout va bien » nous dit-il dans son message.

Nos amis Huguette et Maurice MARTIN (le vigilant rédacteur du 604) sont rentrés au bercail à Poitiers où ils se reposent des fatigues accumulées pendant leur Tour de France de l'Amitié.

Le talentueux reporter de « Sous l'Ormeau », la rubrique des Kommandos d'Ulm, notre ami Lucien VIALARD a quitté la Côte d'Azur et Nice, laissant la place aux « Aotiens » et la canicule (+50° au soleil !) pour trouver à Moulins la calme et la fraîcheur aux bords de l'Allier. C'est reposant. Très bon séjour malgré quelques orages. Bon souvenir aux fidèles présents le premier jeudi de septembre (nous étions douze, c'est une petite rentrée !) Nous comprenons très bien que le séjour était plus que reposant car notre distingué collaborateur en a oublié sa rubrique mensuelle pour le Lien de septembre... mais vous ne perdez rien pour attendre car la rubrique d'Octobre... d'ailleurs vous pouvez en juger tout de go... elle est dans les pages de ce numéro du Lien. Amitiés et bon souvenir à l'ami Lulu.

Nos amis Rosa et Pierre JANNESSON et leur belle-sœur Mme Gilbert CLAUDEL (Veuve de notre camarade de captivité Gilbert CLAUDEL, le légionnaire) adressent à l'occasion de leur passage à Balingen leurs meilleures pensées à tous les anciens camarades de captivité du stalag VB, en particulier à tous ceux de Balingen. Notre bon souvenir à nos trois amis.

Notre ami Maurice MARTIN, de Poitiers, ancien Homme de Confiance du 604 (Stalag XB) et qui tient dans le Lien la rubrique mensuelle du 604 nous demande de passer l'appel suivant :

« Dans un des derniers numéros du Lien, je relève le nom de VAQUETTE, habitant Albert dans la Somme et collaborateur de la SNCAN à l'usine de Meaulte. ceci il y a quelques années. Or, ce camarade ex-K.G., lui aussi, n'est-ce pas celui avec lequel, depuis 1946, j'ai eu l'occasion pendant une dizaine d'années, de collaborer aux œuvres sociales de la société, moi-même ayant été mis à la disposition du CCE ? Si oui, avec mon meilleur souvenir au préalable, je serais heureux si nous pouvions nous rencontrer à l'issue de la prochaine assemblée générale de l'Amicale au printemps 1982. Pourquoi pas ? Vous espérez en bonne santé ». Si l'ami VAQUETTE est bien celui que pense le dévoué dirigeant du 604, voici l'adresse de l'ami Maurice MARTIN : Résidence des Joncs, Esc. D, rue des Joncs, 86000 Poitiers. Tél. : (49) 53-00-26. La famille MARTIN (Huguette et Maurice) vient de terminer le périple annuel des vacances (presque le Tour de France de l'Amitié) et rentrée au bercail elle se repose des fatigues, tant corporelles que... dégustatives, accumulées pendant leur expédition touristique. Mon bon souvenir à vous deux et l'ami PETERSEN vous adresse toutes ses amitiés. Au plaisir de vous revoir.

C'est maintenant la saison des cartes postales. Le courrier des vacances... On envoie des cartes aux amis et on n'oublie pas l'Amicale. Merci à tous nos correspondants qui ont eu une pensée aimable pour leurs amis du Bureau.

Le trésorier Emile GEHIN et Mme font leur petit tour de France. Ils étaient dans les Landes, à Biganon, Chez notre amie Germaine BARON, puis un petit saut à Arcachon chez nos amis VERBA où un excellent dé-

jeuner les attendait. On voit que l'ami VERBA n'est plus vérificateur aux comptes... on invite le trésorier. Très agréable et très amicale journée sur la Baie d'Arcachon. Maintenant il faut penser à la rentrée... mais quand on est retraités... on prend le chemin des écoliers.

Nos amis Canadiens Marcel BERNARD et Mme, ont profité de leur séjour en France, pour retrouver des amis, en Isère, après 40 ans. Un passage à Montalieu nous vaut une carte postale du pays cher à notre ami Roger HADJADJ. Tout le monde P.G. est en bonne santé.

Une carte de l'ami Charles VAUGIEN en souvenir d'un agréable séjour chez l'ami BARELLI au village-vacances de P.G.-sur-Mer, près de Hyères.

Nos amis BERTIN sont allés, eux aussi chercher la chaleur sur la côte et se sont retrouvés chez l'ami BARELLI. « A P.G. on y est bien, on y revient », nous dit Raoul. P.G.-sur-Mer devient le Q.G. des VB-XABC sous l'égide de notre ami BARELLI.

Une omission dans un article, à souvent des suites imprévisibles. Ainsi, notre ami Henri STORCK, dans son article « Ce que nous devons savoir » a simplement omis de préciser qu'il s'agissait de ceux titulaires d'une pension supérieure à 50 %. En effet, la loi Boulin, à laquelle ont droit nos camarades des classes 39 à 43, n'intéresse que la retraite de la Sécurité Sociale. Elle n'a aucun rapport avec la retraite du combattant. Cette omission nous a valu un fort important courrier qui prouve tout d'abord que nos camarades VB et XABC lisent bien notre Lien et ensuite, que cette retraite du combattant à 65 ans est bien tardive. Pourquoi ne pas la mettre à 60 ans, comme la retraite de la Sécurité Sociale. Ce ne sont pas les généreux 35 F par an qui ont été distribués au début, qui ont pu mettre le budget des Anciens combattants à sec. Puisque les plus âgés d'entre nous n'ont pu bénéficier dès le début de la retraite à 1243,11 F qu'au moins les jeunes classes en profitent dès l'âge de 60 ans.

Je veux espérer que nos jeunes auront pardonné l'omission de notre ami H. STORCK qui en est resté tout confus, mais qui est réconforté par votre dévouement à la cause P.G.

Notre ami belge Willy BLANCHARD, 319, rue A. Renard, 4100 Seraing (Belgique) recherche un ancien P.G. : HALLIER Henri, qui travaillait au café du village de Godenstedt, Kdo 887, Stalag XB. Ce camarade habitait au Ménéil Brout, Neuilly-le-Bisson, 61250 Damigni (France).

Une carte de notre trésorier Emile GEHIN, rappelle de beaux souvenirs aux pèlerins du voyage en Corrèze : une vue des ruines de la citadelle de Merle, des XII et XIV siècles, sur les bords de la Maronne, aux environs Saint-Cirgues-la-Loutre.

Un message de notre Président et de Mme LANGEVIN en vacances sur la Costa Brava. Temps idéal, soleil, farniente, excursions. Tout le programme du parfait touriste en Espagne.

Notre ami Charles BRANDT, accompagné de Lucie, sont allés rendre visite à nos amis BONHOMME, de Colombey-les-Deux-Eglises. Naturellement ils ont parlé de la captivité et des années de misère endurées, devant une bonne table où le menu n'était pas du rutabaga... Une bonne mirabelle pour faire passer tout ça... Quelle belle journée d'amitié.

Notre ami LAISSY, grand voyageur, nous dit : « La Bretagne serait agréable, s'il y avait un peu plus de soleil et de chaleur. Bonjour aux copains. Le soleil et la chaleur sont venus par la suite alors comme dit notre ami TINO « Ah qu'elle est belle, ma Bretagne, sous son ciel bleu... »

Un message de nos amis WENGER et CAUSSE en visite à Villingen. Dans les casernes de la ville les chars allemands sont remplacés par les A.M.X. français... C'est un peu la revanche sur le passé. Le Camp de Villingen (VB) a disparu. Il ne reste plus que le souvenir.

On voyage beaucoup dans notre sympathique kommando d'Ulm. Après la Côte d'Azur, l'Allemagne, voici l'Italie. Une carte de notre ami Lulu VIALARD, le diligent mentor des Anciens d'Ulm nous fait admirer toute la splendeur de l'Autel de la Patrie à Rome.

CAUCHETEUX Octave, à Brunehaut (Belgique) recherche les adresses de deux docteurs du Stalag XB : le capitaine RIVIERE, de Montpellier et le commandant DUVILLIER, de la région lilloise. Adressez directement votre réponse à : UNAC, Région Nord, Jacques de BARALLE, 20, Av. des Acacias, 59700 Marcq-en-Barœul. Tél. 72-11-57.

« Ah ! Tétouan, tu m'affoles ! » C'est ce que notre trésorier Emile GEHIN a dû s'exclamer en entrant dans le Palais Bricha, une des merveilles du Maroc, imprégnée de l'art espagnol.

Nos amis MEULEY (le Docteur et Mme) font leur séjour habituel de septembre dans le Languedoc. Un pays où la fourchette rend d'inestimables services, n'est-ce pas docteur ? Au plaisir de vous revoir tous les deux bientôt. Avec toutes les bonnes amitiés de tous les amis de l'Amicale.

BERERE Roger, 10, Place Carnot, 71700 Tournus. Stalag X C, Nienburg-sur-Weser, adresse à tous ses camarades Belges et Français qui se trouvaient de 1941 à 1943 à l'Arbeits Kommando 939 (Drentwede) son bon souvenir et serait heureux de reprendre contact avec eux.

L'ex-P.G. VANDEMERGEL Robert, rue Haute 23 à 6767 Ethe (Belgique), Stalag XB, kdo 128 à Schneverdingen, recherche compagnons de captivité pouvant lui fournir attestations relatives à son évocation.

Nos amis SICOT Maurice et Mme nous adressent leurs meilleures amitiés du Tyrol où ils passent un excellent séjour de vacances ensoleillées.

Notre ami l'Abbé A. BECK, Maison St-Joseph, Ville-sur-Illon 88270 Dompain, adresse à tous les Amicalistes toutes ses amitiés et aux membres du Bureau ses félicitations pour le magnifique travail d'union qu'il maintient au VB.

Nos amis Odette et Maurice ROSE, notre secrétaire général, sillonnent avec d'autres ex-P.G. français et allemands, la Bavière dans tous les sens. La bière est

excellente et tout va pour le mieux (et alors Maurice on fait des infidélités au Bordeaux !)

De bonnes nouvelles de nos amis Joseph FRANCESCHI et Mme, de Cagnano (Corse) qui me chargent de transmettre leurs bonnes amitiés à tous les amis de l'Amicale. Meilleure santé pour ta maman Joseph. Ma femme et moi vous adressons notre meilleur souvenir ainsi qu'aux enfants.

CARNET ROSE

Le Ranch vient d'engager un nouveau cow-boy ! Nos amis Robert HERMANN et Mme, sont heureux d'annoncer à leurs amis de l'Amicale la naissance de leur deuxième arrière-petit-fils Thomas.

Au 3, rue Maréchal Foch, 88100, Saint-Dié, c'est la joie !

Aux patriarches, aux heureux grands parents et parents, tous leurs amis leurs adressent leurs amicales félicitations ainsi que tous leurs vœux de santé et de prospérité à Thomas.

Et... vive les Routiers !

CARNET NOIR

Une bien triste nouvelle nous est parvenue au début du mois de septembre : notre grand ami Jean DELMAS est décédé le 31 août 1981 et ses obsèques ont eu lieu le 2 septembre 1981 suivies de l'inhumation à Saint-Cyr-sur-Loire.

Jean a fait partie du Comité Directeur de l'Amicale, Directeur d'école, dans la capitale, il apportait à nos réunions mensuelles ses conseils éclairés et ses jugements judicieux. Il fallut la retraite pour qu'il nous abandonnât son poste au Comité Directeur. C'est dans sa maison de Tours qu'il se retira quand son épouse prit sa retraite. Ils y coulaient tous les deux des jours heureux.

Jean avait accepté, pour continuer à servir le mouvement prisonnier amicaliste et garder le contact avec ses compagnons de captivité, d'être le représentant de l'Amicale VB-XABC pour le département de l'Indre-et-Loire. Et au mois de juin dernier malgré la terrible maladie qui l'épuisait, lui, et son épouse, dès qu'ils furent contactés par nos soins, rendirent d'inappréciables services à nos amis belges ISTA.

Depuis quelques mois le sort s'acharne sur nos amis, mais le vide créé par le départ de notre ami Jean DELMAS ne sera jamais comblé. Adieu Jean.

A Mme Simone DELMAS, son épouse si dévouée, à sa famille, le Comité Directeur de l'Amicale renouvelle ses très sincères condoléances et les assure de toute sa profonde sympathie.

Notre ami Raymond BECKER, de Nancy, a le regret de nous annoncer le décès de notre camarade Marcel SIFFERT, ancien du VB, 98, Av. du Maréchal Oudinot à Nancy, survenu le 30 juin dernier.

F. André GRANGE, ministre provincial de Notre Dame de la Dreèche, 81130 Cagnac-les-Mines, nous fait part du décès de notre camarade DENYS PLANCHE, en religion Frère Denys. Il a été emporté subitement par une crise cardiaque, alors qu'au milieu d'une tournée familiale il faisait halte dans la maison de son ordre à Belpeuch (Corrèze). Les obsèques ont eu lieu le 2 août 1981.

A toutes ces familles dans la peine l'Amicale présente ses sincères condoléances.

Les murs ont des oreilles

Cela s'est passé le 26 août 1944, quelques jours avant le bombardement de Neumunster.

Ancien arbitre de football, j'avais obtenu des autorités allemandes un laissez-passer pour aller diriger dans les kdos distants de 40 kms maximum, les rencontres comptant pour la Coupe de « L'Auto ».

L'idée m'étant venue de profiter de mon laissez-passer pour aller voir mon frère à Kassel, au Stalag IX à Ziegenhain, je choisis un dimanche et je préviens mon directeur d'usine que je devais arbitrer un match. Accord complet. Je cherche donc par des amis boulangers, un peu de ravitaillement : pain blanc, œufs... et me voilà prêt, le jour dit. Malheureusement toute sortie est refusée le samedi, en représailles d'un vol de cuir. Que faire ?

Mon ami Butel (de Sannois) devant aller chez le docteur, me dit :

— Donne-moi ta valise, et retrouve moi à la gare. Billet en main, je prends le train, avec mon laissez-passer, ne devant pas dépasser Pinnoborg... et adieu va !

Dans mon compartiment, quatre civils français, des requis, qui ne se gênent pas pour dire ce qu'ils pensent des habitants de ce pays. Dans un coin, un officier allemand d'un calme impressionnant et votre serviteur.

En arrivant à Hambourg (mon laissez-passer étant périmé), l'officier se lève et nous regardant, les requis et moi, nous dit dans un français impeccable :

— Messieurs, je pourrais vous faire arrêter pour vos propos, mais... (nous nous regardons et blêmissons et pour cause !) je suis un officier, non un nazi, mais méfiez-vous à l'avenir, l'habit ne fait pas le moine ! »

Nous avons eu très chaud... les requis ont continué leur route... et moi j'ai pu faire l'aller et retour Neumunster-Kassel sans encombre, et voir mon frère une dernière fois... puisqu'il fut tué le 22 septembre 1944 par les bombardements alliés.

Roger LAVIER.

L'INFIRMIER

Sur la centaine que nous étions dans ce kommando, désignés tant bien que mal à notre situation présente, il y en avait un, prénommé Lucien, qui n'arrêta pas de rouspéter. Du matin au soir, que ce soit pour se lever, faire sa toilette, s'habiller, il ronchonnait.

Il se prétendait infirmier et de ce fait inapte au travail ; mais en dehors de l'aspirine, il ne connaissait absolument rien au point de vue soins !

Les allemands l'avaient pris en grippe. Il n'était jamais resté de 15 jours dans un emploi. Là, la terre était trop basse ; là, il lâchait des sacs d'engrais qui se répandaient n'importe où ; là, il donnait des graines aux cochons et des épilures aux poules, etc...

Convoqué chez le Kdo Führer, on lui donna le choix : puisqu'il se prétendait infirmier il irait travailler dans une petite ferme à 5 kms de là. Cette ferme était habitée par trois handicapés : 2 aveugles et un cardiaque. Sinon, c'était Rawa-Ruska. Contraint d'accepter il demanda un moyen de locomotion, et fut envoyé « sur les roses ».

Ronchonnant de plus belle, il partit le lendemain matin à son nouvel emploi accompagné par un gardien qui le précédait en vélo.

A partir de ce jour, à notre grande stupéfaction, son attitude changea du tout au tout. Lui qui était morose, taciturne, mauvais, se transformait en un garçon normal, sociable, etc... Avait-il fait contre mauvaise fortune bon cœur ? La crainte de Rawa-Ruska était-elle tellement forte qu'il en avait pris son parti ? On le plaisantait : Son parcours ? Il répondait que cela lui faisait du bien et le maintenait en forme. Son travail à la ferme ? Elle était toute petite et le cardiaque s'occupait de tout ce qui concernait la terre.

Trois mois s'écoulèrent ainsi et notre ami Lucien partageait notre sort sans récriminer plus que d'autres. Un jour il fut appelé auprès du gardien chef qui lui signifia qu'il n'avait plus à se rendre à son travail. Le cardiaque avait eu une attaque pendant la nuit et était dans un état désespéré à l'hôpital, quant aux 2 aveugles une maison spécialisée les accueillerait. Un autre boulot lui serait signifié dans la soirée.

Il rentra dans le kommando le visage décomposé et s'allongea sur le lit en sanglotant. J'étais stupéfait ! J'essayais de lui remonter le moral en lui disant qu'il n'avait pas à prendre à cœur un emploi chez les allemands, si bien soit-il ; que nous étions français et prisonniers de guerre, et qu'il était de notre devoir d'en faire le moins possible.

Je le sais, me dit-il. D'ailleurs je ne faisais pas grand chose, si ce n'est de m'occuper des deux aveugles en tant qu'infirmier.

Tu vas comprendre :
— Une s'appelle « MARLENE ».
— L'autre « HILDEGARD »

...et elles n'ont pas encore trente ans !

R. VERBA.

Le nouveau wachmann

Après avoir été gardé tout d'abord par un menuisier, père de cinq enfants, qui nous fichait royalement la paix, puis par un citadin de Fribourg, qui voulait toujours jouer aux cartes avec nous, nous « touchons » un wachmann, nazi convaincu, qui nous impose une discipline militaire : nettoyer les souliers (avec quoi ?) pour aller dans le fumier avant le lever du jour, marcher au pas pour nous rendre au travail, plus de mains dans les poches, etc. Le résultat ne se fit pas attendre : deux évasions de quatre en un mois, qui, malheureusement n'ont pas abouti.

Notre nazi, très en colère, passa chez nos employeurs, et donna ses ordres, entr'autres son intention d'accompagner les prisonniers le matin, mais au retour, la fin des travaux n'étant jamais la même, il appartenait à une personne de la famille utilisatrice d'accompagner, sous sa responsabilité, le prisonnier au kommando, où le gardien nous attendait devant la porte de l'Armenhaus (maison des pauvres), où nous étions hébergés.

En me communiquant ces instructions, mon patron me dit qu'il n'avait pas l'intention de m'empêcher de m'évader, qu'il n'avait pas de temps à perdre, et que je n'avais qu'à prendre la petite Ida, qui n'avait pas quatre ans, pour m'accompagner. A son âge, elle ne rendait pas encore de réels services à la maison. Cette solution me plut aussitôt.

Afin de rejoindre plus rapidement les camarades, je pris la gosse dans mes bras, et ne manquai pas d'indiquer aux paysans qui me croisaient, ou me regardaient, amusés, de leur fenêtre : « Es ist mein wachmann - c'est mon gardien ». En arrivant au kommando, il fallait voir, de notre nazi, le sourire « jaune », qui jaunit davantage encore quand je dis à la petite : « Dis lui Heil Hitler ! il te donnera un bonbon ».

L'enfant, posée à terre, et tout heureuse de visiter le kommando, ne voulût plus repartir avant que nous lui ayons donné chacun un morceau de chocolat. Après quoi, elle s'envola joyeuse vers son domicile, mission remplie.

Cet amusant épisode ne se renouvela pas, et je rentrai seul au kommando.

PION,

Mle 4049, Kommando 13022, Stalag V.B.

Une chasse au lièvre

C'était l'année 1943, fin novembre, j'étais dans un petit kommando agricole près de Lubeck, Schoenboken au Schleswig-Holstein. L'hiver je travaillais avec un camarade, Marcel PATARD, un gars de Normandie, comme bûcheron dans une petite forêt de Paddeluge. Cette forêt appartenait, comme la grosse ferme du village, à quatre héritiers d'une noble famille allemande.

Nous avions comme patron, le garde-forestier, ancien prisonnier en Angleterre de la guerre 14-18 ; il avait l'abattage et la vente des bois et faisait la surveillance du gibier. Là-bas, il n'y avait que les « gros » qui chassaient et toujours en battue, les notables du pays, et les propriétaires, seuls, y participaient.

Tous les gosses du village et nous deux, géfängen, étions mobilisés comme rabatteurs, armés de bâtons.

Le chef de la chasse donna l'ordre du départ et la battue commença dans les bois. Marcel et moi marchions en bordure d'une allée, les gosses faisaient du vacarme avec leurs gourdins et leurs cris, c'était vraiment la chasse à cors et à cris.

Soudain, un coup de fusil nous fit tourner la tête et nous aperçûmes, dans l'allée, le chasseur qui avait tiré. Mais au même moment, un beau lièvre venait finir sa course, raide mort, sous un sapin, à nos pieds.

Marcel et moi, nous nous regardâmes, pas besoin de paroles pour comprendre que nous n'avions rien vu, et nous continuâmes d'avancer. Au carrefour des allées, tous les chasseurs se retrouvèrent. Et cela discutait dur. Celui qui avait tiré parlait et gesticulait, mimant un coup de fusil et la bousculade du lièvre. Les gosses avaient bien entendu le coup de feu, mais heureusement n'avaient rien vu. Alors, notre chasseur en question, nous voyant arriver nous demanda : « Haben sie die hase gesehen » (Avez-vous vu le lièvre ?). Faisant mine de ne pas comprendre, nous le fimes répéter, et avec l'air candide des géfängen nous lui répondîmes « Nein. Nein ». Cela ne le convainquit pas. Il était sûr de l'avoir tué.

La chasse continua, l'après-midi, dans les champs. Je ne me souviens plus combien de lièvres furent tués, mais notre garde-forestier en eut bien la moitié à son actif.

Le soir, notre chasseur parlait encore de son lièvre.

A notre tour, nous repassâmes dans le bois. Notre lièvre était toujours là, allongé. Il remplissait notre musette, les pattes dépassaient, et nous rentrâmes au kommando.

Quand notre gardien nous eut comptés et fermé la porte à clef, nous préparâmes notre gibier et le mîmes dans la cocotte avec du beurre des colis des gars du kommando et le fimes cuire avec des carottes. Avec trois autres camarades nous le fimes disparaître dans nos estomacs.

Le plus curieux de l'histoire, c'est que le lendemain matin, notre garde reçu, au téléphone, l'ordre de rechercher ce lièvre. Il nous emmena avec lui et nous partîmes à la recherche de cet animal qui nous donnait des lourdeurs d'estomac... mais cela allait mieux que de manier la hache ou la scie. Malgré toutes nos recherches, menées sérieusement, mais tranquillement, le lièvre fut introuvable. Nous y passâmes toute la matinée, car toujours nous insistions pour continuer l'exploration.

Notre garde-forestier nous dit que sans doute les renards l'avaient emporté et nous étions bien d'accord avec lui. Il ne se doutait pas qu'il y eut dans ce bois deux renards à deux pattes.

Edgar POULINET.
Stalag X.A.

LE RADIESTHÉSISTE

Le récit, que je vais tenter de vous faire, est basé sur des faits authentiques. Les anciens du V.B. et de son hôpital, le Waldho, s'en souviendront certainement, tout au moins pour la plupart d'entre eux. Cependant, au cours de ce récit, il peut se glisser, ici ou là, quelque erreur, mais on comprendra aisément, avec un recul de 40 années, après les faits en question, que la précision des souvenirs peut laisser à désirer.

L'événement majeur d'une journée de géfang, au V.B. la clé de voûte de cette nouvelle, est l'évasion de deux vedettes, le comédien André CHANU et le journaliste Roland de l'EPEE. Ce dernier est décédé il y a quelques années ; quant à André CHANU, si on ne le voit plus guère à l'écran, il doit encore avoir une activité artistique, à moins qu'il ait pris sa retraite. La dernière fois que j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec lui, c'était à Saint-Raphaël, alors qu'il menait une troupe de passage, il doit y avoir une douzaine d'années.

Donc, un beau matin de juin 1941, à moins que ce ne soit de mai, la nouvelle se répandait dans le Camp de Villingen, qui réjouissait tous les K.G., mais mettait en grande fureur le célèbre lieutenant GOETZ (tristement) et son entourage. C'était celle de l'évasion des deux sus-nommés. Comment s'était-elle produite ? Oh, le plus simplement du monde, mais il fallait y penser et bénéficier de complicités. Nos deux compères avaient passé la frontière, en uniforme allemand, dans une ambulance de la Croix-Rouge. Quelle direction avaient-ils prise, et où avaient-ils franchi la frontière ? Mystère !

Je me trouvais, à l'époque, dans une baraque, avec d'autres sous-officiers, dont Jacques BMMERT, vösgien de Remiremont, qui a écrit plusieurs livres d'ailleurs après la captivité, dont l'un a été primé. Le Lien, du reste, en a parlé. Donc Jacques BMMERT se targuait d'avoir des connaissances en radiesthésie, une profession susceptible de rendre beaucoup de services. A l'aide d'un pendule — une alliance pendue à un fil — qu'il promenait sur une carte géographique, il pouvait déterminer où se trouvait une personne disparue. Or, ce don de BMMERT devait être connu de GOETZ ou de l'un de ses sbires, car le lieutenant est venu le trouver, avec une carte d'état-major — quelle aubaine pour les amateurs d'évasion ! — en lui demandant de localiser l'endroit de la frontière utilisé par les deux « célèbres » fuyards.

Peut-on imaginer un commandant de Camp de prisonnier posant une telle question à un géfang ! Pensez-vous que BMMERT, en admettant qu'il eut la possibilité de déterminer cet endroit, allait en donner connaissance à GOETZ ? Pour nous, les témoins, c'était hors de question. Cependant, nous vîmes notre radiesthésiste promener son pendule le long des deux frontières qui concernaient plus précisément le Camp de Villingen, parce que les plus proches, celles de la Suisse et de l'Alsace. A notre connaissance, ses recherches furent vaines.

L'évasion obtint un plein succès. Je n'ai jamais su par où ils étaient passés, mais le bruit de leur réussite a réjoui passablement tout le Camp de Villingen, au grand dam des Posten.

Mon récit est terminé, mais je le répète, s'il est vrai dans ses grandes lignes, pour le reste, seul André CHANU peut confirmer ou infirmer mes dires, le cas échéant. Pour Jacques BMMERT, hélas, j'ai appris son décès, il y a quelques mois.

Lucien-Jean LAURENT.

Ancien VB et Waldho.
Évadé de kdo en sept. 1941.

N.D.L.R. : Mon ami Jean me pardonnera d'ajouter quelques mots à son histoire véridique. La veille de l'évasion de nos deux gefängen, GOETZ était de passage, à l'heure de l'appel, dans leur baraque. Il avisa CHANU, qu'il connaissait bien, comme directeur de la Troupe de théâtre et lui dit :

— Demain, je vous verrai à mon bureau !
— Impossible, mon lieutenant, lui répondit CHANU, demain je ne serai plus là !

Interloqué, GOETZ regarde CHANU avec stupéfaction :

— Vous ne serez plus là demain, et pourquoi ?
Imperturbable CHANU lui répondit :
— Parce que je m'évade cette nuit !

Stupéfait de la réponse GOETZ resta bouche bée, puis il éclata d'un rire énorme, inextinguible, croyant à une farce : « Évadé ! Ah ! Artiste, gross filou ! » Et il quitta la pièce, avec sa suite, tous continuant à se tenir les côtes de rire... Oui, mais le lendemain ils riaient... jaune !

H. P.

SOUVENIRS...

Mon fidèle ami, compagnon de voyages, Albert BIHLER, de Torcenay (Haute-Marne) est artiste et poète à ses heures (naturellement c'est un fervent amicaliste).

Après le récent et merveilleux voyage en Andorre et Barcelone, il vient de m'adresser une reproduction — à la plume — de la vieille ferme du Holstein Kdo 617 de Wetterdorf... où de longs jours lui ont permis de prouver que le « postier » pouvait, à la rigueur, faire un bon bauer !

Pièce précieuse qui ira rejoindre mes propres productions. Merci Albert.

Naturellement il était parmi les 140 participants du 3^e voyage-pèlerinage à Sandbostel en 1980 ; il a été très marqué. Les lignes suivantes intéresseront certainement les lecteurs du X.B.

Suite page 8

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE
BASTIAISE

GABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...

UNE ÉVASION DÉCIDIÉE RAPIDEMENT

Nous occupions des « couchettes » superposées dans l'Armenhaus (la maison des pauvres en temps de paix), une bicoque quelque peu délabrée, mais quand même barbelée.

Les WC pouvaient être vidés du dehors. Une espèce de trappe y donnait accès, et les paysans venaient périodiquement faire la vidange pour leur profit personnel. Le siège était amovible.

Notre nouveau gardien, nazi convaincu, voulant sans doute nous prouver que les Allemands étaient très propres, ordonna à des paysans de vider l'endroit, et de le nettoyer convenablement.

Mal lui en pris, car un chemin d'évasion était trouvé. Il suffisait de rassembler la panoplie minimum du parfait évadé, d'enlever le siège avec beaucoup de discrétion — le gardien dormait dans la pièce à côté —, de pousser la trappe donnant sur l'extérieur. Nous avions mis des papiers dans le fond, et il était interdit de « faire » avant le lendemain... Débrouillez vous !

Quatre camarades sont passés par là. Hélas, nous avons pu apprendre qu'ils avaient été repris.

Le lendemain, les paysans de s'interpeller joyeusement : « Vier stuke sind fort gegangen — Quatre prisonniers sont partis ».

Notre gardien ne partageait pas leur amusement, lorsqu'il fit son compte, le lendemain matin.

Il fit immédiatement fabriquer et fixer avec de longs clous un nouveau siège comportant un orifice le plus petit possible, permettant tout juste de faire ce que nous avions à y faire.

PION, Mle 4049,
Kommando 13022, Stalag V.B.

SOUVENIRS... (suite)

« Une fois encore nous revenons, Sandbostel, Ton nom « doucereux » mais combien tragique Résonne encore douloureusement à nos oreilles, Lointaine, barbare et lancinante Musique.

Les jours, les mois, les ans ont passé Et nous tous, gars du troisième âge, « Tonsurés » et de mille maux affligés Nous retrouvons en toi une formidable image.

Image de notre grande camaraderie
Image de notre immense solidarité
Image nous poursuivant pour la vie
Image de notre aberrante Captivité.

Mais pourquoi sommes nous donc revenus
Tu nous as pourtant pris notre jeunesse
Peut-être la recherche du temps perdu...
Petite joie, mais oh combien de tristesse.

En ces lieux aujourd'hui déserts
Que reste-t-il de ce que nous avons connu :
Un cimetière, quelques baraques, une chapelle
Construite au long d'un sentier perdu.
Mais comment t'oublier... Sandbostel
Eterne témoin de notre indicible Misère ».

Merci encore...

Paul DUCLOUX.
24593 X B.

Suite à l'article de notre ami Terraubella : Amicale

Mon Cher Terraubella,

La question que tu poses à notre ami DUCLOUX, dans notre Lien de septembre 1981, m'incite à y répondre personnellement sans pour cela empiéter sur les prérogatives de l'ami Paul. Cette question, à mon avis, représente deux parties.

Premièrement, tu t'interroges sur l'ancienneté au sein de nos amicales ?

Tu n'ignores pas les difficultés que nous avons dû surmonter à notre libération. Reconstruire le foyer que notre longue absence avait débousolé ; reprendre notre place dans la productivité de la nation, places occupées par des privilégiés qui ne voulaient pas nous les rendre. Pour beaucoup d'entre nous, refaire une nouvelle vie, fonder un nouveau foyer. Cela ne se fait pas en deux jours ; et puis nous voulions jouir de notre liberté retrouvée ; c'est pour cela que nombreux d'entre nous avions perdu tout esprit associatif.

Au fil du temps, le souvenir des années d'exil reprenait place en notre subconscient. C'est ainsi qu'à la faveur d'une fête de village, ou d'une manifestation, les retrouvailles avec un camarade nous procuraient l'envie, le besoin de renouer avec nos amis d'exil et timidement nous apportions notre adhésion à l'association ou à l'Amicale de notre stalag (ou offlag).

Il est loyal de préciser que nos épouses, dans bien des cas, sont d'actives propagandistes (il faut les voir se précipiter sur notre Lien dès son arrivée).

L'heure de la retraite devient aussi un facteur associatif. Que faire de ce temps de loisirs forcé. Le corps se repose, mais l'esprit gamberge !

Alors resurgit le passé. Le chemin de l'Amicale est repris.

Voilà pour ta première interrogation. Quant à la seconde, relative à l'étonnement des P.G. Allemands, je peux te répondre mieux que quiconque. La ville d'Angers est jumelée avec la ville d'Osnabruck en R.F.A., ville de 200 000 habitants. Etant président animateur du Club du 3^e Age d'Angers-Ouest, notre municipalité m'a confié la mission de faire une enquête sur le 3^e Age de la ville d'Osnabruck. Nous avons une Angevine pour interprète afin de faciliter les rapports entre nos deux villes et pour ce faire, elle est en place à l'Hôtel de Ville d'Osnabruck. Je l'ai donc contacté avant mon départ pour me préparer des rendez-vous avec différentes associations. C'est ainsi que j'ai pu passer une journée entière avec une délégation de l'Association des anciens P.G. Allemands. Il n'y a en Allemagne qu'une seule association de P.G.

Pour cette réunion, la Municipalité avait mis une grande salle à notre disposition. Cinquante anciens P.G. de stalags, kommandos ou offlags avaient répondu à mon invitation. C'est donc dans une atmosphère des plus amicales que nous avons évoqué les problèmes propres à nos conditions et difficultés. Les P.G. Allemands ont les mêmes déceptions que nous avons connues dans le passé ; ils sont en lutte constante avec le gouvernement ; ils n'ont pas connu le pécule, ni les primes de combat, ni la retraite du combattant. Pour les veuves de guerre, les ascendants et les descendants, le droit à réparation est calculé d'après les revenus.

Une seule association regroupe tous les P.G., gradés ou non gradés. Cette association pratique une très forte action sociale : dispensaires, maisons de cure, maisons de vacances familiales. Un esprit plus fraternel les unis plus que chez nous, qui pour certains tiraillent entre plusieurs associations. Si les P.G. Allemands ne connaissent pas cette concurrence, par contre, ils sont beaucoup plus marqués que nous. Il faut se rendre compte que cinq années de captivité furent très pénibles pour nous, que penser de la durée de leur captivité en Russie, huit et dix ans et parfois plus. Les derniers rapatriés le furent le 15 octobre 1967. Une médaille fut frappée à cette occasion.

Au cours de notre réunion le Président du Verband-der-Heimkehrer me remit cette médaille au cours du vin d'honneur offert par la municipalité. Les camarades qui seraient désireux de passer quelques jours dans une de leurs maisons de vacances seraient reçus fraternellement par nos amis P.G. Allemands. En faire la demande au Président WINKLER, 17, Schillstrasse, Osnabruck, R.F.A. ou à la Fédération, rue Copernic (pour les renseignements).

Pendant mon séjour à Osnabruck, je fus hébergé chez un ancien hauptman de la Wehrmacht, croix de fer de 1^{re} classe ; il fit huit années de captivité en Russie. Je fus reçu comme un parent. Il n'était pas question de guerre ; son fils a fait ses études à Rennes, il est objecteur de conscience. En Allemagne de nombreux jeunes refusent de porter les armes, mais ils sont obligés de faire 18 mois de service social.

Le Baron Ernst Alfred Pagenstecher qui m'a gentiment hébergé à l'intention de venir passer quelques jours sur la Côte d'Azur ; il s'arrêtera à Angers où j'aurai le plaisir de le recevoir. A cette occasion, il désire échanger sa croix de fer contre ma croix de guerre, pour symboliser la fraternité qui devrait unir nos deux peuples.

Je pense que cela doit suffire pour conclure mon propos et solutionner les questions que se pose notre ami TERRAUBELLA.

Henri STORCK.

En Kommando

Ces deux histoires amusantes réveilleront sûrement de nombreux souvenirs dans la mémoire de mes anciens camarades du kommando d'Engelvie Messkirch, Stalag VB. Ils n'ont pas oublié, Maurice DESJARDIN (dit Bébér).

S'étant, comme beaucoup d'autres, porté volontaire pour cultiver la terre de la grande Allemagne, un matin il remontait une corbeille de betteraves de la cave par les escaliers, lorsque accidentellement une grosse racine est tombée du panier et de marche en marche est venue plonger dans le pot de grès contenant la conserve d'œufs. C'est l'aveu du désastre à sa patronne qui nous a fait bien rire.

(RUBEN) Betterave ! Toc ! toc ! toc ! alles Kaput.

Une autre fois en rentrant des champs avec un attelage, Bébér avait perdu Grand-Père. Ce dernier avait l'habitude de s'asseoir sur les planches qui débordent légèrement à l'arrière du chariot, Bébér sûrement las de ce perpétuel surveillant fouetta les chevaux qui accélèrent brusquement ce qui envoya gross Vater rouler dans la poussière. Rentrant à la ferme Maurice fut obligé d'expliquer la disparition du Grand-Père et de partir à sa recherche.

Qu'elle fut ma joie de revoir Bébér neuf ans plus tard tout à fait par hasard.

Je me trouvais en bordure de la route pour le passage d'une étape du tour de France aux environs de Nancy. Quand un gars faisant partie de la caravane publicitaire vient m'offrir un prospectus. Sans un mot, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre, pas le temps de discuter, il fallait reprendre la voiture Michelin au vol et continuer le tour.

En le voyant disparaître mon esprit est resté attaché au long film de sa présence là-bas au kommando.

Frondeur, flegmatique, toujours optimiste pourvu qu'il trouve de quoi fumer. Il exploitait toujours jusqu'à l'ultime seconde les douceurs relatives de la pailasse. Combien de fois le gardien a dû le tirer par les pieds en bas du lit sous les rires et les mots d'argot à l'adresse de celui qui obligeait à aller travailler.

A toi et à tous ceux qui comme nous ont connu les années de captivité je souhaite bonheur et longue vie dans la présence de la famille.

Nous rirons encore bien souvent en pensant à toi.

J. PIETRA - VB.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB-X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 20 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 4^e trimestre 1981

Prix de l'abonnement annuel : 20 F.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne

Ma première journée

Ayant acquis, au cours de mon temps d'active, assez d'expérience pour me trouver être à l'opposé de l'endroit où se trouvait l'adjudant de semaine, j'étais avec quelques-uns, un peu dans les mêmes dispositions, en instance (?) à Villingen, et assez fier d'avoir échappé, pour le travail, aux recruteurs en vert, persuadés que nous étions que « ceux des Camps » seraient les premiers à revoir le ciel de France.

Cela a duré près d'un mois, et puis, tout ayant une fin, nous nous sommes retrouvés à une douzaine dans un wagon à bestiaux, pour une destination qui visiblement n'était pas la France. Du reste, l'arbitraire de service, qui nous escortait, ne nous laissa pas d'illusion en nous avisant, avec un grand sourire, que nous allions travailler (sic !) dans un kommando de culture, et comme nous n'avions pas l'enthousiasme escompté « Prima essen » ajouta-t-il toujours aussi heureux.

Assis sur le plancher du wagon, le moral n'était pas au beau fixe, les plus optimistes parlaient de cinq repas par jour, « d'accord !, assurait mon voisin qui semblait bien connaître, il y a la bouffe, mais attention, et le boulot ! Moi, en France, j'ai travaillé dans la culture, et j'ai connu un patron qui était une vraie peau de vache. Alors, ne me dites pas qu'un allemand pourrait être meilleur ! Chez le mien, continua-t-il, il n'y avait pas d'horaire ; le temps commandait tout... et je connais des commis qui couchaient dans les étables... et qui ne prenaient pas leurs repas avec les patrons. Alors, croyez-moi, dès que c'était possible nous partions pour l'usine... et à nous les samedis et les dimanches... et les congés payés ! »

Nous ne sommes arrivés que dans la soirée ; il faisait encore beau, et la campagne était bien jolie.

Réunis sur la place, nous attendions nos acquéreurs. Dois-je dire qu'on nous regardait avec curiosité... peut-être même nous évaluait-on ! Après quelques palabres nous eûmes droit au café-lait-pain-confiture. Pendant cette restauration, nous restâmes aussi dignes que possible ; mais sans autant ne pas faire honneur au casse-croûte.

Les « Bauers » arrivèrent enfin, et la distribution commença. Les plus rablés furent attribués les premiers, si bien que nous restâmes à quatre, dont les patrons n'étaient pas arrivés (nous sûmes après que leurs fermes se trouvaient à 5 kms environ). Dès qu'ils furent arrivés, l'hébergement fut rapidement fait, et nous restâmes, entre nous, quelque peu moroses.

Le lendemain, de très bonne heure, nous partions pour nos affectations (n'étions-nous pas encore militaires ?)... 5 kms de promenade à travers la campagne, et, parfois le wachmann nous arrêtait, appelait l'un de nous et le confiait au gars qui sortait de l'étable. J'étais le dernier ; comme la promenade m'avait mis en appétit, je me demandais à quelle heure était le premier des fameux cinq repas.

Arrivé à demeure, je fus amené directement dans l'étable, où un maous (environ 100 kgs) vint vers nous, et tout de suite fut persuadé, que la veille, il ne s'était pas trompé, et que le petit gars en question c'était bien pour lui... Visiblement déçu, il me regardait en hochant la tête. Enfin, peut-être y a-t-il, en allemand, un proverbe équivalent à notre « faute de grives, on mange des merles », car, après un soupir, et généreusement... me confia une étrille et une brosse. Un peu surpris, car je ne voyais pas de chevaux, je restais planté ; alors, toujours avec un soupir, il me montra une vache... alors ça !... cela n'avait pas été précisé, la veille, par mon copain... Bref, quatre vaches que j'ai brossées... et à jeun encore... mais c'est dégueulasse ce truc tout de même !... Une fille arriva enfin — jeune, blonde comme les blés — mais surtout elle annonça : « Franzais, mancher ! » Je restai assez calme et je pris le temps de me laver les mains.

Dans la cuisine, le bonhomme était assis, sa femme à côté de lui ; au milieu de la table, une grande potée de patates sautées au lard. Avec sa cuiller il me fit signe de me servir... je pris pourtant un peu de retard à chercher du regard une assiette, puis voyant qu'eux ne s'en souciaient pas, j'y allai avec ardeur, et tint honnêtement ma place et ne laissai personne empiéter sur ce qui, théoriquement, était ma part. Après avoir ingurgité le café-lait d'usage, je soufflai un peu. C'est le moment que choisit mon type pour se lever d'un bond, comme piqué aux fesses, prendre son chapeau, me faire signe de le suivre, et s'en aller. J'arrivai derrière lui dans la grange ; là il me montra une charette pleine de gerbes de blé et m'expliqua le topo : Lui, montait sur la charette et, armé d'une grande fourche, il prendrait les gerbes, une à une, et me les passerait, à moi, juché que j'allais être sur une passerelle et également armé d'une grande fourche, pour à mon tour passer ces gerbes, tout là-haut, à la fille qui, elle, les rangerait.

Et on commence... première gerbe... il la pique, l'enlève... boum sur la passerelle... Je la pique... l'enlève... bon sang, que c'est lourd !... et ça tangué bougrement au bout de la fourche... La fille, pleine de bonne volonté, essaye de l'attraper au passage... la rate... la gerbe descend, frôle la passerelle et... arrive pile sur la tête du patron, tout de même surpris ! Pendant ce temps, la fille, dans son élan, tombe sur la passerelle où, surpris, je lâche la fourche qui dégringole vers la charrette où le gros encore déconcerté, prend le manche en plein sur le cigare !

Pensant que cela devenait dangereux, le bonhomme, après avoir juré copieusement m'appelle en bas et tenta de m'expliquer qu'étant mal alimenté en France, il allait me redonner des forces à base de lard fumé... Et le plus drôle c'est qu'il tint parole !

Raymond MILLON.
Villingen, août 1940.